

L. lat. f.

259

54

422f1

L. lat. f. 259 fu

Saure



Geschenk

der

Zentralstelle zur Verbreitung
guter deutscher Literatur

Winnenden

(bei Stuttgart)

504
496
154 Uk
Hk 372
Uk 573
95/3
85/6
94/2
85/1
53/4
24/4

as

Lheis

AUSWAHL

FRANZÖSISCHER GEDICHTE

FÜR

SCHULE UND HAUS.

ZUSAMMENGESTELLT

VON

DR. HEINRICH SAURE.



Corneille. — Racine. — Molière. — Boileau. — La Fontaine. — Rousseau.
Voltaire. — Delille. — Berquin. — Florian. — Arnault. — Chénier.
Chateaubriand. — Chênedollé. — Laborde. — Millevoye. — Béranger.
Desbordes-Valmore. — Boucher de Perthes. — Guiraud. — Lamartine.
Delavigne. — Barthélemy et Méry. — Reboul. — Tastu. — Deschamps.
Vigny. — Bérat. — Hugo. — Halevy. — Souvestre. — Barbier. — Brizeux.
Mercœur. — Musset. — Dovalle. — Dubos. — Lemoine.
Laprade. — Dupont. — Martin.



Bücherei
St Martin

gespendet aus der Sammlung
der Evangel. Blätternvereinigung
für Soldaten u. kriegsgefangene Deutsche
(Schutzherr: Fürst Leopold IV. zu Lippe)
Bad Nassau (Lahn)

BERLIN.

VERLAG VON F. A. HERBIG.

1885.

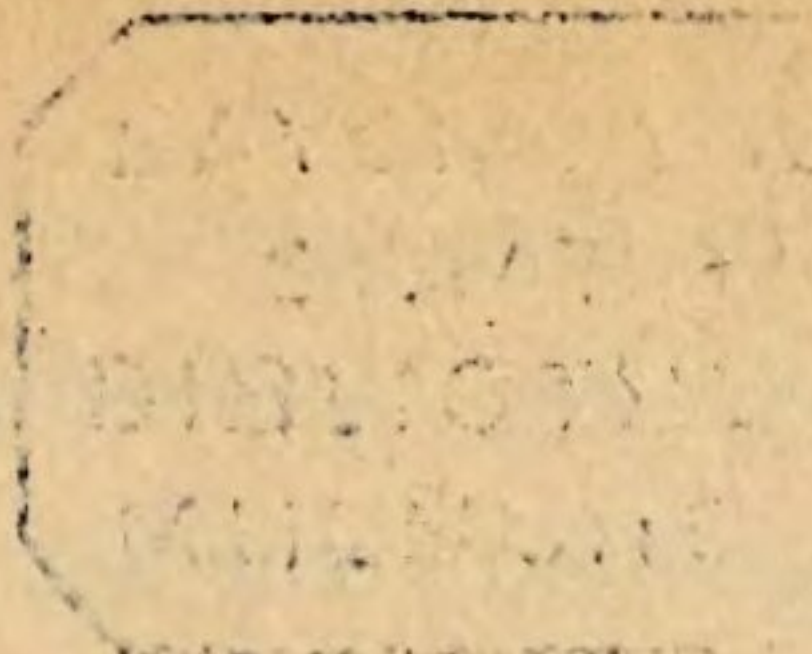
64281

9. 1259



Tandis que sur les bois, les prés et les charmilles,
S'épanchent la lumière et la splendeur des cieux,
Toi, poète serein, répands sur les familles,
Répands sur les enfants et sur les jeunes filles,
Répands sur les vieillards ton chant religieux !

VICTOR HUGO.



VORWORT.

Im fremdsprachlichen Unterricht soll neben der Prosa auch die Poesie gebührende Berücksichtigung finden. Diejenigen Schulen jedoch, welche der Lektüre nur ganze Werke zu Grunde legen, sind in den unteren und mittleren Klassen genötigt, die Poesie entweder ganz fallen zu lassen, oder ihre Zuflucht zum Diktieren zu nehmen. Diesem Übelstande abzu- helfen, habe ich mich entschlossen, von dem poetischen Teile meiner französischen Lesebücher eine erweiterte Separat- Ausgabe herauszugeben, welche die Zöglinge der oben erwähnten Anstalten durch alle Klassen begleiten soll.

Im Gegensatz zu fast allen Sammlungen ähnlicher Art wählte ich die chronologische Anordnung, wodurch zugleich das erforderliche Material für einen etwaigen litterarhisto- rischen Unterricht gegeben wurde. Einen Kanon von solchen Gedichten, welche sich besonders zum Auswendiglernen eignen, habe ich absichtlich nicht aufgestellt, da derselbe nach den obwaltenden Verhältnissen von den betreffenden Lehrern für die verschiedenen Klassen ausgewählt und festgesetzt wer- den kann.

Bei der Auswahl der Gedichte beschränkte ich mich nur auf Dichter ersten Ranges, um diese möglichst voll- ständig für die Schule zu verwerten. Kinderlieder und

Kindergedichte, welche in den meisten Sammlungen zahlreich vertreten sind und doch der Altersstufe unserer deutschen Jugend nur selten entsprechen, wurden selbstverständlich ganz ausgeschlossen.

Durch die Aufnahme der epischen Dichtungen (einige davon im Auszuge), welche insbesondere für die oberen Klassen bestimmt sind, dürfte die Lektüre von Einzelwerken dieser Gattung überflüssig gemacht werden. Die Fabeln von La Fontaine und Florian liefern zugleich vorzügliche Stoffe zu mündlichen und schriftlichen Analysen.

Obschon die vorliegende Auswahl französischer Gedichte zunächst für die Schule bestimmt ist, so wird sie nach Inhalt und Form doch auch geeignet sein, ihren Weg in die Familie zu finden.

Berlin, 2. September 1884.

DR. SAURE.

INHALTS-VERZEICHNIS.

	Page.
PIERRE CORNEILLE, 1604—1684.	
1. Combat du Cid contre les Maures	1
2. Combat des Horaces et des Curiaces	3
3. Clémence d'Auguste . .	4
JEAN RACINE, 1639—1699.	
1. Mort d'Hippolyte . . .	7
2. Songe d'Athalie	9
3. Louanges de Dieu . . .	10
MOLIÈRE, 1622—1673.	
1. L'Hypocrite	11
2. Dépit de Chrysale . . .	12
NICOLAS BOILEAU, 1636—1711.	
1. L'art d'écrire	13
2. La noblesse	14
3. Épître au Roi	16
JEAN DE LA FONTAINE, 1621—1695.	
1. La cigale et la fourmi .	18
2. Le corbeau et le renard	19

	Page.
3. Le rat de ville et le rat des champs	19
4. Le loup et l'agneau . .	20
5. Le renard et la cigogne	21
6. La mort et le bûcheron	22
7. Le chêne et le roseau	22
8. Le lion et le rat . . .	23
9. Le loup et la cigogne .	24
10. Le renard et les raisins	24
11. Le lion devenu vieux .	24
12. L'âne vêtu de la peau du lion	25
13. Le laboureur et ses enfants	25
14. Le cerf se voyant dans l'eau	26
15. Les animaux malades de la peste	26
16. La laitière et le pot au lait	28
17. Le savetier et le financier	29
JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU, 1670—1741.	
1. Sur l'aveuglement des hommes	30

	Page.		Page.
VOLTAIRE, 1694—1778.		CHARLES-HUBERT MILLEVOYE, 1782—1816.	
1. La Henriade	32	1. La chute des feuilles .	52
2. Lusignan à sa fille . .	35	2. L'Arabe au tombeau de son coursier	53
JACQUES DELILLE, 1735—1813.		3. La fleur	54
1. Les catacombes de Rome	37	PIERRE-JEAN DE BÉRANGER, 1780—1857.	
ARNAUD BERQUIN, 1749—1791.		1. Ma vocation	55
1. Le nid et l'enfant . . .	39	2. Les oiseaux	56
JEAN-PIERRE-CLARIS DE FLORIAN. 1755—1794.		3. Mon habit	57
1. La fable et la vérité .	41	4. Le retour dans la patrie	58
2. Lacarpe et les carpillons	42	5. La Sainte-Alliance des peuples	59
3. Le chien et le chat . .	43	6. Les étoiles qui filent .	60
4. Le roi de Perse	43	7. Le tailleur et la fée . .	62
5. Le paon, les deux oisons et le plongeon	43	8. Les hirondelles	63
6. Le voyage	44	9. Adieux de Marie Stuart	64
7. Le poisson volant . . .	44	10. Les souvenirs du peuple	66
ANTOINE-VINCENT ARNAULT, 1766—1834.		11. La nostalgie ou la maladie du pays . . .	68
1. La feuille	45	12. Souvenirs d'enfance . .	69
MARIE-ANDRÉ DE CHÉNIER, 1766—1794.		13. Adieu	69
1. La jeune captive	45	M ^{ME} . DESBORDES-VALMORE, 1787—1859.	
2. Hymne à la France . . .	46	1. Le rêve du mousse . . .	70
FRANÇOIS-RÉNÉ DE CHATEAUBRIAND, 1738—1848.		2. La veillée du nègre . .	72
1. Jeune fille et jeune fleur	47	3. Les roses de Saadi . . .	72
2. Romance	48	BOUCHER DE PERTHES, 1788—1868.	
CHARLES DE CHÊNEDOLLÉ, 1770—1833.		1. La petite mendiante . .	73
1. Le voyageur égaré dans les neiges du Saint- Bernard	49	PIERRE-ALEXANDRE GUIRAUD, 1788—1847.	
2. Le gladiateur romain .	50	1. Le petit Savoyard . . .	73
JEAN LABORDE, 1774—1841.		ALPHONSE DE LAMARTINE, 1790—1869.	
1. Le départ pour la Syrie	51	1. L'isolement	78
		2. Le lac	80
		3. L'automne	81
		4. Hymne au soleil	82
		5. Le papillon	83

VII

	Page.
6. Le cri de l'âme	83
7. La retraite	84
8. Hymne de l'enfant à son réveil	85
9. L'hirondelle	86
10. Le livre de la vie . . .	87
11. La cloche	87

CASIMIR DELAVIGNE,
1793—1843.

1. Aux ruines de la Grèce païenne	88
2. La mort de Jeanne d'Arc	90
3. Trois jours de Chri- stophe Colomb	92

AUGUSTE BARTHÉLEMY,
1798—1866.

JOSEPH MÉRY,
1796—1867.

1. La peste	93
-----------------------	----

JEAN REBOUL,
1796—1864.

1. L'ange et l'enfant . . .	97
-----------------------------	----

M^{ME}. AMABLE TASTU,
1798—

1. Les feuilles de saule .	99
----------------------------	----

ÉMILE DESCHAMPS,
1791—1871.

1. Marine	100
---------------------	-----

ALFRED DE VIGNY,
1799—1863.

1. Le cor	101
---------------------	-----

FRÉDÉRIC BÉRAT,
1800—1855.

1. Ma Normandie	104
-------------------------	-----

VICTOR HUGO,
1802—

1. A une jeune fille . . .	105
2. Rêves	106
3. La grand'mère	107
4. Mazeppa	108
5. Extase	110
6. Lorsque l'enfant paraît	111

	Page.
7. Dans l'alcove sombre .	112
8. Pour les pauvres . . .	113
9. Soleil couchant	115
10. La prière pour tous . .	116
11. La pauvre fleur disait	117
12. Espoir en Dieu	118
13. La tombe dit à la rose	118
14. Nuits de juin	118
15. Adieux	119
16. Quand nous habitons tous ensemble	119
17. O souvenirs!	120
18. Elle était pâle	122
19. Elle avait pris ce pli .	123
20. Le pont	124
21. A l'Allemagne	124

LÉON HALÉVY,
1804—

1. La poésie	125
2. Le songe du soldat . .	126

ÉMILE SOUVESTRE,
1806—1854.

1. Le nid	127
---------------------	-----

AUGUSTE BARBIER,
1805—1882.

1. L'idole	128
----------------------	-----

AUGUSTE BRIZEUX,
1803—1858.

1. Le rêve	131
2. Marie	131

ÉLISA MERCŒUR,
1809—1831.

1. La feuille flétrie . . .	132
-----------------------------	-----

ALFRED DE MUSSET,
1810—1857.

1. A mon ami Alfred T. .	133
2. Épitaphe	133
3. Créature d'un jour qui t'agites	134
4. Quand j'ai traversé la vallée	134
5. Si l'effort est trop grand	134

VIII

	Page.		Page.
6. Dès que l'homme lève la tête	134	GUSTAVE LEMOINE, 1812—	
7. Impromptu	135	1. Le soleil de ma Bretagne	138
8. Rappelle-toi	135	VICTOR DE LAPRADE, 1812—	
9. Pâle étoile du soir . .	136	1. La chanson de l'alouette	140
10. Derniers vers d'Alfred de Musset	137	PIERRE DUPONT, 1821—	
CHARLES DOVALLE, 1807—1829.		1. Mes bœufs	140
1. Bergeronnette	137	NICOLAS MARTIN, 1814—1877.	
CONSTANT DUBOS, 1809—		1. L'oiseau d'or	141
1. La violette	138	2. A l'Allemagne	142

PIERRE CORNEILLE.

1606—1684.

Combat du Cid contre les Maures. — Combat des Horaces et des Curiaces. —
Clémence d'Auguste.

COMBAT DU CID CONTRE LES MAURES.

Le Cid. Acte IV. Scène 3.

Nous partîmes cinq cents; mais, par un prompt renfort,
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,
Tant, à nous voir marcher avec un tel visage,
Les plus épouvantés reprenaient de courage!
J'en cache les deux tiers, aussitôt qu'arrivés,
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés;
Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,
Brûlant d'impatience, autour de moi demeure,
Se couche contre terre, et, sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même,
Et, se tenant cachée, aide à mon stratagème;
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles;
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort
Les Maures et la mer montent jusques au port.
On les laisse passer; tout leur paraît tranquille;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,

Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris ;
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants.
Les nôtres à ces cris, de nos vaisseaux répondent ;
Ils paraissent armés, les Maures se confondent ;
L'épouvante les prend à demi descendus ;
Avant que de combattre ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre ;
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient ;
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient.
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre et leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges,
De notre sang au leur font d'horribles mélanges ;
Et la terre et le fleuve et leur flotte et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
Oh ! combien d'actions, combien d'exploits célèbres,
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'ils donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait !
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, et soutenir les autres,
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour ;
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre notre avantage ;
Le Maure voit sa perte et perd soudain courage,
Et, voyant un renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Poussent jusques aux cieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.
Pour souffrir ce devoir leur frayeur est trop forte ;
Le flux les apporta, le reflux les remporte,
Cependant que leurs rois engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs, tout percés de nos coups,
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.

A se rendre moi-même en vain je les convie ;
Le cimenterre au poing, ils ne m'écoutent pas.
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef; je me nomme, ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps;
Et le combat cessa faute de combattants.

COMBAT DES HORACES ET DES CURIACES.

Horace. Acte IV. Scène 2.

LE VIEIL HORACE.

Quoi! Rome donc triomphe!

VALÈRE.

Apprenez, apprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez!
Resté seul contre trois, mais en cette aventure
Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,
Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux.
Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse
Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.
Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,
Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé;
Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite;
Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.
Horace, les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne, et déjà les croit demi-domptés.
Il attend le premier, et c'était votre gendre.
L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre,
En vain en l'attaquant fait paraître un grand cœur,
Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
Albe à son tour commence à craindre un sort contraire;
Elle crie au second qu'il secoure son frère.
Il se hâte et s'épuise en efforts superflus;
Il trouve en les joignant que son frère n'est plus.

CAMILLE.

Hélas!

VALÈRE.

Tout hors d'haleine, il prend pourtant sa place,
Et redouble bientôt la victoire d'Horace;
Son courage sans force est un débile appui :

Voulant venger son frère, il tombe auprès de lui.
 L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie ;
 Albe en jette d'angoisse, et les Romains de joie.
 Comme notre héros se voit près d'achever,
 C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver :
 « J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères,
 « Rome aura le dernier de mes trois adversaires,
 « C'est à ses intérêts que je vais l'immoler, »
 Dit-il ; et tout d'un temps on le voit y voler.
 La victoire entre eux deux n'était pas incertaine :
 L'Albain percé de coups, ne se traînait qu'à peine,
 Et, comme une victime aux marches de l'autel,
 Il semblait présenter sa gorge au coup mortel ;
 Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense,
 Et son trépas de Rome établit la puissance.

LE VIEIL HORACE.

O mon fils ! ô ma joie ! ô l'honneur de nos jours !
 O d'un État penchant l'inespéré secours !
 Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace !
 Appui de ton pays, et gloire de ta race !
 Quand pourrai-je étouffer dans les embrassements
 L'erreur dont j'ai formé de si faux sentiments !
 Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
 Ton front victorieux de larmes d'allégresse !

CLÉMENTINE D'AUGUSTE.

Cinna. Acte V. Scène 1.

Tu vois le jour, Cinna ; mais ceux dont tu le tiens
 Furent les ennemis de mon père et les miens ;
 Au milieu de leur camp tu reçus la naissance ;
 Et lorsqu'après leur mort tu vins en ma puissance,
 Leur haine, enracinée au milieu de ton sein,
 T'avait mis contre moi les armes à la main.
 Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
 Et tu le fus encor quand tu me pus connaître ;
 Et l'inclination jamais n'a démenti
 Ce sang qui t'avait fait du contraire parti.
 Autant que tu l'as pu, les effets l'ont suivie.
 Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie.
 Je te fis prisonnier pour te combler de biens :
 Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens.

Je te restituai d'abord ton patrimoine ;
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine ;
Et tu sais que depuis, à chaque occasion,
Je suis tombé pour toi dans la profusion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées ;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire.
De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,
Après tant de faveurs montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident,
Et te fis après lui mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue,
Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,
Et ce sont malgré lui les tiens que j'ai suivis.
Bien plus, ce même jour, je te donne Émilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire ;
Mais, ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, tu veux m'assassiner !
Pendant le sacrifice ; et ta main pour signal
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal.
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte.
Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons ?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ?
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
Et qui, désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.
Quel était ton dessein, et que prétendais-tu,
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu ?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique ?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,

Son salut désormais dépend d'un souverain
Qui, pour tout conserver, tienne tout en sa main
Et si sa liberté te faisait entreprendre,
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre;
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'État,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel était donc ton but? d'y régner à ma place?
D'un étrange malheur son destin le menace
Si, pour monter au trône et lui donner la loi,
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi;
Si jusques à ce point son sort est déplorable,
Que tu sois après moi le plus considérable,
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse, après ma mort, tomber mieux qu'en ta main.
Apprends à te connaître, et descends en toi-même:
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime;
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux;
Ta fortune est bien haute, tu peux ce que tu veux;
Mais tu ferais pitié, même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
Ose me démentir; dis-moi ce que tu vaux,
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient,
Elle seule t'élève, et seule te soutient;
C'est elle qu'on adore et non pas ta personne;
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne;
Et pour te faire choir, je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie;
Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règues sur eux?

JEAN RACINE.

1639—1699.

Mort d'Hippolyte. — Songe d'Athalie. — Louanges de Dieu.

MORT D'HIPPOLYTE.

Phèdre. Acte V. Scène 6.

A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il était sur son char; ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés;
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes;
Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes;
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos,
Et, du sein de la terre, une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide;
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit, et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,

Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'un main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang, et de fumée.
La frayeur les emporte; et sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix;
En efforts impuissants leur maître se consume:
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leur flanc poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite;
L'essieu crie et se rompt; L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur: cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie;
Ils courent; tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit:
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit;
De son généreux sang la trace nous conduit;
Les rochers en sont teints; le ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle, et, me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant, qu'il referme soudain:
«Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
«Prends soin après ma mort de la triste Aricie.
«Cher ami, si mon père un jour désabusé
«Plaint le malheur d'un fils fausement accusé,
«Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
«Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive;
«Qu'il lui rende . . . » A ce mot, ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

SONGE D'ATHALIE.

Athalie. Acte II. Scène 5.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit ;
Ma mère Jésabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
Même, elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage :
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi ;
« Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
« Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
« Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
Et moi je lui tendais les mains pour l'embrasser ;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.
. Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage ;
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux foix, en dormant revu la même idée ;
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels.
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée :

J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
 Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
 Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
 J'entre : le peuple fuit, le sacrifice cesse ;
 Le grand-prêtre vers moi s'avance avec fureur.
 Pendant qu'il me parlait, ô surprise ! ô terreur !
 J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
 Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
 Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin,
 Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin ;
 C'est lui-même. Il marchait à côté du grand-prêtre ;
 Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
 Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
 Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

LOUANGES DE DIEU.

Athalie. Acte I. Scène 4.

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
 Qu'on l'adore, ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais !
 Son empire a des temps précédé la naissance ;
 Chantons, publions ses bienfaits.

En vain l'injuste violence
 Au peuple qui le loue imposerait silence :
 Son nom ne périra jamais.
 Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance,
 Tout l'univers est plein de sa magnificence :
 Chantons, publions ses bienfaits.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;
 Il fait naître et mûrir les fruits ;
 Il leur dispense avec mesure
 Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits ;
 Le champ qui les reçut les rend avec usure.

Il commande au soleil d'animer la nature,
 Et la lumière est un don de ses mains ;
 Mais sa loi sainte, sa loi pure
 Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

O divine, ô charmante loi !
 O justice, ô bonté suprême,
 Que de raisons, quelle douceur extrême
 D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer ?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer ?

L'esclave craint le tyran qui l'outrage ;
Mais des enfants l'amour est le partage.
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais !

O divine, ô charmante loi !
O justice, ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

MOLIÈRE.

1622—1673.

L'Hypocrite. — Dépit de Chrysale.

L'HYPOCRITE.

Le Tartufe. Acte I. Scène 6.

Ah ! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église il venait, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attirait les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au ciel il poussait sa prière ;
Il faisait des soupirs, de grands élancements,
Et baisait humblement la terre à tous moments,
Et, lorsque je sortais, il me devançait vite
Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitait,
Et de son indigence, et de ce qu'il était,
Je lui faisais des dons ; mais, avec modestie,
Il me voulait toujours en rendre une partie.
C'est trop, me disait-il, *c'est trop de la moitié ;*
Je ne mérite pas de vous faire pitié.
Et, quand je refusais de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il allait le répandre.

DÉPIT DE CHRYSALE.

Les Femmes savantes. Acte II. Scène 7.

C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre solécisme en parlant, vous irrite ;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas ;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville ;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans,
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune ;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous.
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étaient gens bien censés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien ;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien ;
Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs :
Elles veulent écrire, et devenir auteurs.
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde :
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comment vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire ;
Et, dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comment va mon pot, dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire.

Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison! . . .
L'un me brûle mon rô, en lisant quelque histoire;
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire:
Enfin, je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'était restée,
Qui de ce mauvais air n'était point infectée,
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse;
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce monsieur Trissotin:
C'est lui qui, dans des vers, vous a tympanisées;
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées.
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé,
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

NICOLAS BOILEAU.

1636—1711.

L'art d'écrire. — La noblesse. — Epître au Roi.

L'ART D'ÉCRIRE.

Art poétique. Chant I.

Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées;
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.
Surtout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre, ou le tour vicieux;
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin

Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse :

Un style si rapide, et qui court en rimant,

Marque moins trop d'esprit, que peu de jugement.

J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,

Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,

Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,

Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.

Hâtez-vous lentement; et sans perdre courage,

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage;

Polissez-le sans cesse et le repolissez;

Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,

Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent :

Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu;

Que le début, la fin, répondent au milieu;

Que d'un art délicat les pièces assorties

N'y forment qu'un seul tout de diverses parties;

Que jamais du sujet le discours s'écartant

N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

LA NOBLESSE.

Satire V.

La noblesse, Dangeau, n'est pas une chimère

Quand, sous l'étroite loi d'une vertu sévère,

Un homme issu d'un sang fécond en demi-dieux

Suit, comme toi, la trace où marchaient ses aïeux.

Mais je ne puis souffrir qu'un fat, dont la mollesse

N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine noblesse

Se pare insolemment du mérite d'autrui,

Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.

Je veux que la valeur de ses aïeux antiques

Ait fourni de matière aux plus vieilles chroniques,

Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,

Ait de trois fleurs de lis doté leur écusson :

Que sert ce vain amas d'une inutile gloire,

Si, de tant de héros célèbres dans l'histoire,

Il ne peut rien offrir aux yeux de l'univers,

Que de vieux parchemins qu'ont épargnés les vers !

Si, tout sorti qu'il est d'une source divine,

Son cœur dément en lui sa superbe origine

Et, n'ayant rien de grand qu'une sotte fierté,
S'endort dans une lâche et molle oisiveté!
Cependant à le voir avec tant d'arrogance
Vanter le faux éclat de sa haute naissance,
On dirait que le ciel est soumis à sa loi
Et que Dieu l'a pétri d'autre limon que moi.
Enivré de lui-même, il croit dans sa folie,
Qu'il faut que devant lui d'abord tout s'humilie.
Aujourd'hui toutefois, sans trop le ménager,
Sur ce ton un peu haut je vais l'interroger:
Dites-moi, grand héros, esprit rare et sublime,
Entre tant d'animaux, qui sont ceux qu'on estime?
On fait cas d'un coursier qui, fier et plein de cœur,
Fait paraître en courant sa bouillante vigueur;
Qui jamais ne se lasse, et qui dans la carrière,
S'est couvert mille fois d'une noble poussière;
Mais la postérité d'Alfane et de Bayard,
Quand ce n'est qu'une rosse, est vendue au hasard,
Sans respect des aïeux dont elle est descendue,
Et va porter la malle, ou tirer la charrue.
Pourquoi donc voulez-vous que, par un sot abus,
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus?
On ne m'éblouit point d'une apparence vaine:
La vertu d'un cœur noble est la marque certaine.
Si vous êtes sorti de ces héros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zèle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Respectez-vous les lois? fuyez-vous l'injustice?
Savez-vous pour la gloire oublier le repos,
Et dormir en plein champ le harnois sur le dos?
Je vous connais pour noble à ces illustres marques.
Alors soyez issu des plus fameux monarques;
Venez de mille aïeux; et si ce n'est assez,
Feuilletez à loisir tous les siècles passés;
Voyez de quel guerrier il vous plaît de descendre;
Choisissez de César, d'Achille ou d'Alexandre;
En vain un faux censeur voudrait vous démentir,
Et, si vous n'en sortez, vous en devez sortir.
Mais, fussiez vous issu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
Ce long amas d'aïeux, que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous;

Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
 Ne sert plus que de jour à votre ignominie.
 En vain, tout fier d'un sang que vous déshonorez,
 Vous dormez à l'abri de ces noms révéérés;
 En vain vous vous couvrez des vertus de vos pères;
 Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimères;
 Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,
 Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,
 Un fou, dont les accès vont jusqu'à la furie
 Et, d'un tronc fort illustre, une branche pourrie!

ÉPÎTRE AU ROI.

Épître I.

Grand roi, c'est vainement qu'abjurant la satire
 Pour toi seul désormais j'avais fait vœu d'écrire.
 Dès que je prends la plume, Apollon éperdu
 Semble me dire: Arrête, insensé; que fais-tu?
 Sais-tu dans quels périls aujourd'hui tu t'engages?
 Cette mer où tu cours est célèbre en naufrages.

Malgré moi toutefois un mouvement secret
 Vient flatter mon esprit, qui se tait à regret.
 Quoi! dis-je tout chagrin, dans ma verve infertile,
 Des vertus de mon roi spectateur inutile,
 Faudra-t-il sur sa gloire attendre à m'exercer
 Que ma tremblante voix commence à se glacer?
 Dans un si beau projet, si ma muse rebelle
 N'ose le suivre aux champs de Lille et de Bruxelles,
 Sans le chercher aux bords de l'Escaut et du Rhin,
 La paix l'offre à mes yeux plus calme et plus serein.
 Oui, grand roi, laissons là les sièges, les batailles:
 Qu'un autre aille en rimant renverser des murailles;
 Et souvent, sur tes pas marchant sans ton aveu,
 S'aille couvrir de sang, de poussière et de feu.
 A quoi bon, d'une muse au carnage animée,
 Échauffer ta valeur, déjà trop allumée?
 Jouissons à loisir du fruit de tes bienfaits,
 Et ne nous laissons point des douceurs de la paix.

Pourquoi ces éléphants, ces armes, ce bagage,
 Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage?
 Disait au roi Pyrrhus un sage confident,
 Conseiller très sensé d'un roi très imprudent.
 Je vais, lui dit ce prince, à Rome où l'on m'appelle.

— Quoi faire ? — L'assiéger. — L'entreprise est fort belle,
Et digne seulement d'Alexandre ou de vous ;

Mais, Rome prise enfin, Seigneur, où courons-nous ?

— Du reste des Latins la conquête est facile.

— Sans doute, on les peut vaincre : est-ce tout ? — La Sicile
De là nous tend les bras, est bientôt sans effort
Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.

— Bornez-vous là vos pas ? — Dès que nous l'aurons prise,
Il ne faut qu'un bon vent, et Carthage est conquise.

Les chemins sont ouverts : qui peut nous arrêter ?

— Je vous entends, Seigneur, nous allons tout dompter :

Nous allons traverser les sables de Libye,
Asservir en passant l'Égypte, l'Arabie,
Courir delà le Gange en de nouveaux pays,
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs,
Et ranger sous nos lois tout ce vaste hémisphère.

Mais, de retour enfin, que prétendez-vous faire ?

— Alors, cher Cinéas, victorieux, contents,
Nous pourrons rire à l'aise, et prendre du bon temps.

— Eh ! Seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,
Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire ?

Le conseil était sage et facile à goûter ;
Pyrrhus vivait heureux, s'il eût pu l'écouter.
Mais à l'ambition d'opposer la prudence,
C'est aux prélats de cour prêcher la résidence.

Ce n'est pas que mon cœur, du travail ennemi,
Approuve un fainéant sur le trône endormi ;
Mais, quelques vains lauriers que promette la guerre,
On peut être héros sans ravager la terre.

Il est plus d'une gloire. En vain aux conquérants
L'erreur, parmi les rois, donne les premiers rangs ;
Entre les grands héros ce sont les plus vulgaires.
Chaque siècle est fécond en heureux téméraires ;
Chaque climat produit des favoris de Mars :

La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars.

On a vu mille fois des fanges Méotides
Sortir des conquérants goths, vandales, gépides ;
Mais un roi, vraiment roi, qui, sage en ses projets,
Sache en un calme heureux maintenir ses sujets,
Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
Il faut, pour le trouver, courir toute l'histoire.
La terre compte peu de ces rois bienfaisants :

Le ciel à les former se prépare longtemps.
 Tel fut cet empereur sous qui Rome adorée
 Vit renaître les jours de Saturne et de Rhée;
 Qui rendit de son joug l'univers amoureux;
 Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux;
 Qui soupirait le soir, si sa main fortunée
 N'avait par ses bienfaits signalé la journée.
 Le cours ne fut pas long d'un empire si doux.

Mais que cherché-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous ?
 Grand roi, sans recourir aux histoires antiques,
 Ne t'avons-nous pas vu dans les plaines belgiques,
 Quand l'ennemi vaincu, désertant ses remparts,
 Au-devant de ton joug courait de toutes parts,
 Toi-même te borner au fort de la victoire,
 Et chercher dans la paix une plus juste gloire ?
 Ce sont là les exploits que tu dois avouer;
 Et c'est par là, grand roi, que je te veux louer.

JEAN DE LA FONTAINE.

1621—1695.

La cigale et la fourmi. — Le corbeau et le renard. — Le rat de ville et le rat des champs. — Le loup et l'agneau. — Le renard et la cigogne. — La mort et le bûcheron. — Le chêne et le roseau. — Le lion et le rat. — Le loup et la cigogne. — Le renard et les raisins. — Le lion devenu vieux. — L'âne vêtu de la peau du lion. — Le laboureur et ses enfants. — Le cerf se voyant dans l'eau. — Les animaux malades de la peste. — La laitière et le pot au lait. — Le savetier et le financier.

LA CIGALE ET LA FOURMI.

Livre I. Fable 1.

La cigale, ayant chanté
 Tout l'été,
 Se trouva fort dépourvue
 Quand la bise fut venue:
 Pas un seul petit morceau
 De mouche ou de vermisseau !
 Elle alla crier famine
 Chez la fourmi sa voisine,
 La priant de lui prêter
 Quelque grain pour subsister
 Jusqu'à la saison nouvelle.

«Je vous paierai, lui dit-elle,
 Avant l'août, foi d'animal,
 Intérêt et principal.»
 La fourmi n'est pas prêteuse:
 C'est là son moindre défaut.
 «Que faisiez-vous au temps chaud?
 Dit-elle à cette emprunteuse.
 — Nuit et jour, à tout venant
 Je chantais, ne vous déplaîse.
 — Vous chantiez! j'en suis fort aise.
 Eh bien! dansez maintenant!»

LE CORBEAU ET LE RENARD.

Livre I. Fable 2.

Maître corbeau sur un arbre perché,
 Tenait en son bec un fromage.
 Maître renard par l'odeur alléché,
 Lui tint à peu près ce langage:
 «Hé! bonjour, monsieur du corbeau!
 Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
 Sans mentir, si votre ramage
 Se rapporte à votre plumage,
 Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.»
 A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie,
 Et, pour montrer sa belle voix,
 Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
 Le renard s'en saisit, et dit: «Mon bon monsieur,
 Apprenez que tout flatteur
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute:
 Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute?»
 Le corbeau, honteux et confus,
 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

Livre I. Fable 7.

Autrefois le rat de ville
 Invita le rat des champs,
 D'une façon fort civile,
 A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
 Le couvert se trouva mis.

Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête;
Rien ne manquait au festin;
Mais quelqu'un troubla la fête,
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit;
Le rat de ville détale;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire;
Rats en campagne aussitôt;
Et le citadin de dire :
«Achevons tout notre rôl.

— C'est assez, dit le rustique;
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi;

Mais rien ne vient m'interrompre;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre!»

LE LOUP ET L'AGNEAU.

Livre I. Fable 11.

La raison du plus fort est toujours la meilleure:
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
«Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage:
Tu seras châtié de ta témérité.
— Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colère;

Mais plutôt qu'elle considère
 Que je me vas désaltérant
 Dans le courant,
 Plus de vingt pas au-dessous d'elle,
 Et que par conséquent, en aucune façon,
 Je ne puis troubler sa boisson.
 — Tu la troubles! reprit cette bête cruelle;
 Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
 — Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?
 Reprit l'agneau, je tette encor ma mère.

— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
 — Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens;
 Car vous ne m'épargnez guère,
 Vous, vos bergers, et vos chiens.
 On me l'a dit: il faut que je me venge.»
 Là-dessus, au fond des forêts
 Le loup l'emporte, et puis le mange,
 Sans autre forme de procès.

LE RENARD ET LA CIGOGNE.

Livre I. Fable 14.

Compère le renard se mit un jour en frais,
 Et retint à dîner commère la cigogne.
 Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts.
 Le galant, pour toute besogne,
 Avait un brouet clair: il vivait chichement.
 Ce brouet fut par lui servi sur une assiette;
 La cigogne au long bec n'en put attraper miette;
 Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
 Pour se venger de cette tromperie,
 A quelque temps de là, la cigogne le prie.
 «Volontiers, lui dit-il; car avec mes amis
 Je ne fais point cérémonie.»
 A l'heure dite, il courut au logis
 De la cigogne, son hôtesse,
 Loua très fort sa politesse;
 Trouva le dîner cuit à point.
 Bon appétit surtout; renards n'en manquent point.
 Il se réjouissait à l'odeur de la viande
 Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
 On servit, pour l'embarrasser,

En un vase à long col et d'étroite embouchure.
 Le bec de la cigogne y pouvait bien passer;
 Mais le museau du sire était d'outre mesure.
 Il lui fallut à jeun retourner au logis,
 Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
 Serrant la queue, et portant bas l'oreille.
 Trompeurs, c'est pour vous que j'écris:
 Attendez-vous à la pareille!

LA MORT ET LE BÛCHERON.

Livre I. Fable 18.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
 Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
 Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
 Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
 Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
 Il met bas son fagot; il songe à son malheur.
 Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
 En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
 Point de pain quelquefois, et jamais de repos:
 Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
 Le créancier et la corvée,
 Le font d'un malheureux la peinture achevée.
 Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
 Lui demande ce qu'il faut faire.
 «C'est, dit-il, afin de m'aider
 A recharger ce bois; tu ne tarderas guère.»
 Le trépas vient tout guérir;
 Mais ne bougeons d'où nous sommes.
 Plutôt souffrir que mourir:
 C'est la devise des hommes.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Livre I. Fable 22.

Le chêne un jour dit au roseau:
 «Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
 Un roitelet pour vous est un pesant fardeau;
 Le moindre vent qui d'aventure
 Fait rider la face de l'eau,
 Vous oblige à baisser la tête;
 Cependant que mon front, au Caucase pareil,
 Non content d'arrêter les rayons du soleil,

Brave l'effort de la tempête.
 Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
 Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
 Dont je couvre le voisinage,
 Vous n'auriez pas tant à souffrir;
 Je vous défendrais de l'orage.
 Mais vous naissez le plus souvent
 Sur les humides bords des royaumes du vent.
 La nature envers vous me semble bien injuste.
 — Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
 Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci:
 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables;
 Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
 Contre leurs coups épouvantables
 Résisté sans courber le dos;
 Mais attendons la fin.» Comme il disait ces mots,
 Du bout de l'horizon accourt avec furie
 Le plus terrible des enfants
 Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
 L'arbre tient bon; le roseau plie.
 Le vent redouble ses efforts,
 Et fait si bien qu'il déracine
 Celui de qui la tête au ciel était voisine,
 Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LE LION ET LE RAT.

Livre II. Fable 12.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde:
 On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
 De cette vérité ma fable fera foi,
 Tant la chose en preuves abonde.

 Entre les pattes d'un lion,
 Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
 Le roi des animaux, en cette occasion,
 Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
 Ce bienfait ne fut pas perdu.
 Quelqu'un aurait-il jamais cru
 Qu'un lion d'un rat eût affaire?
 Cependant il avint qu'au sortir des forêts
 Ce lion fut pris dans des rets,

Dont ses rugissements ne le purent défaire.
 Sire rat accourut, et fit tant par ses dents
 Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
 Patience et longueur de temps
 Font plus que force ni que rage.

LE LOUP ET LA CIGOGNE.

Livre III. Fable 7.

Les loups mangent gloutonnement.
 Un loup donc étant de frairie
 Se pressa, dit-on, tellement
 Qu'il en pensa perdre la vie:
 Un os lui demeura bien avant au gosier.
 De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,
 Près de là passe une cigogne.
 Il lui fait signe; elle accourt.
 Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
 Elle retira l'os; puis, pour un si bon tour,
 Elle demanda son salaire.
 «Votre salaire! dit le loup:
 Vous riez, ma bonne commère!
 Quoi! ce n'est pas encor beaucoup
 D'avoir de mon gosier retiré votre cou!
 Allez, vous êtes une ingrante:
 Ne tombez jamais sous ma patte.»

LE RENARD ET LES RAISINS.

Livre III. Fable 10.

Certain Renard gascon, d'autres disent normand,
 Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
 Des raisins, mûrs apparemment,
 Et couverts d'une peau vermeille.
 Le galant en eût fait volontiers un repas;
 Mais comme il n'y pouvait atteindre:
 «Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.»
 Fit-il pas mieux que de se plaindre?

LE LION DEVENU VIEUX.

Livre III. Fable 13.

Le lion, terreur des forêts,
 Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse,
 Fut enfin attaqué par ses propres sujets,

Devenus forts par sa faiblesse.
 Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied;
 Le loup, un coup de dent; le bœuf, un coup de corne.
 Le malheureux lion, languissant, triste et morne,
 Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
 Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes,
 Quand voyant l'âne même à son antre accourir:
 «Ah! c'est trop, lui dit-il; je voulais bien mourir;
 Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.»

L'ANE VÊTU DE LA PEAU DU LION.

Livre V. Fable 1.

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu
 Était craint partout à la ronde;
 Et, bien qu'animal sans vertu,
 Il faisait trembler tout le monde.
 Un petit bout d'oreille échappé par malheur,
 Découvrit la fourbe et l'erreur;
 Martin fit alors son office.
 Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice,
 S'étonnaient de voir que Martin
 Chassât les lions au moulin.
 Force gens font du bruit en France
 Par qui cet apologue est rendu familier.
 Un équipage cavalier
 Fais les trois quarts de leur vaillance.

LE LABOUREUR ET SES ENFANTS.

Livre V. Fable 9.

Travaillez, prenez de la peine:
 C'est le fond qui manque le moins.
 Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
 Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
 «Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
 Que nous ont laissé nos parents:
 Un trésor est caché dedans.
 Je ne sais pas l'endroit; mais un peu de courage
 Vous le fera trouver; vous en viendrez à bout.
 Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'août;
 Creusez, fouillez, bêchez; ne laissez nulle place
 Où la main ne passe et repasse.»

Le père mort, les fils vous retournent le champ,
 Deçà, delà, partout; si bien qu'au bout de l'an
 Il en rapporta davantage.
 D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
 De leur montrer, avant sa mort,
 Que le travail est un trésor.

LE CERF SE VOYANT DANS L'EAU.

Livre VI. Fable 10.

Dans le cristal d'une fontaine
 Un cerf se mirant autrefois,
 Louait la beauté de son bois,
 Et ne pouvait qu'avec peine
 Souffrir ses jambes de fuseaux,
 Dont il voyait l'objet se perdre dans les eaux.
 «Quelle proportion de mes pieds à ma tête!
 Disait-il, en voyant leur ombre avec douleur;
 Des taillis les plus hauts mon front atteint le faite.
 Mes pieds ne me font point d'honneur.»
 Tout en parlant de la sorte,
 Un limier le fait partir.
 Il tâche à se garantir;
 Dans les forêts il s'emporte :
 Son bois, dommageable ornement,
 L'arrêtant à chaque moment,
 Nuit à l'office que lui rendent
 Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
 Il se dédit alors, et maudit les présents
 Que le ciel lui fait tous les ans.
 Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile;
 Et le beau souvent détruit.
 Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile;
 Il estime un bois qui lui nuit.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Livre VII. Fable 1.

Un mal qui répand la terreur,
 Mal que le ciel en sa fureur
 Inventa pour punir les crimes de la terre,
 La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
 Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
 Faisait aux animaux la guerre.

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitait leur envie;
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie;
Les tourterelles se fuyaient:
Plus d'amour, partant plus de joie.

Le lion tint conseil, et dit: «Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous

Se sacrifie aux traits du céleste courroux;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend, qu'en de tels accidents,
On fait de pareils dévouements.

Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.

Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.

Que m'avaient-ils fait? nulle offense;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.

Je me dévouerai donc, s'il le faut; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.

— Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non. Vous leurs fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur;
Et quand au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.»

Ainsi dit le renard; et flatteurs d'applaudir.

On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses:
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtons,
Au dire de chacun étaient de petits saints.

L'âne vint à son tour, et dit: «J'ai souvenance
 Qu'en un pré de moines passant,
 La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
 Quelque diable aussi me poussant,
 Je tondis de ce pré la largeur de ma langue;
 Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.»
 A ces mots on cria haro sur le baudet.
 Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
 Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
 Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
 Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
 Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
 Rien que la mort n'était capable
 D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.
 Selon que vous serez puissant ou misérable,
 Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT.

Livre VII. Fable 10.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
 Bien posé sur un coussinet,
 Prétendait arriver sans encombre à la ville.
 Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
 Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
 Cotillon simple et souliers plats.
 Notre laitière ainsi troussée
 Comptait déjà dans sa pensée
 Tout le prix de son lait, en employait l'argent,
 Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée.
 La chose allait à bien par son soin diligent.
 «Il m'est, disait-elle, facile
 D'élever des poulets autour de ma maison;
 Le renard sera bien habile
 S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
 Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
 Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable;
 J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
 Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
 Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau?»
 Perrette là-dessus saute aussi, transportée.
 Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée.

LE SAVETIER ET LE FINANCIER.

Livre VIII. Fable 2.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir:
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor:
C'était un homme de finance.
Si, sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit: «Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? — Par an! ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre; il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année;
Chaque jour amène son pain.
— Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
— Tantôt plus, tantôt moins; le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer; on nous ruine en fêtes;
L'une fait tort à l'autre; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.»
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit: «Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.»
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui; dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant: il perdit la voix

Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
 Le sommeil quitta son logis;
 Il eut pour hôtes les soucis,
 Les soupçons, les alarmes vaines.
 Tout le jour il avait l'œil au guet, et la nuit,
 Si quelque chat faisait du bruit,
 Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
 S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus:
 «Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
 Et reprenez vos cent écus.»

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU.

1670—1741.

SUR L'AVEUGLEMENT DES HOMMES.

Ode 3. Psaume 49.

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille.
 Rois, soyez attentifs; peuples, ouvrez l'oreille;
 Que l'univers se taise et m'écoute parler.
 Mes chants vont seconder les accords de ma lyre;
 L'esprit saint me pénètre, il m'échauffe, il m'inspire
 Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance.
 Il vit de ses grandeurs et de son opulence;
 L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
 Mais, ô moment terrible, ô jour épouvantable,
 Où la mort saisira ce fortuné coupable,
 Tout chargé des liens de son iniquité!

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
 Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
 Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson?
 Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile;
 Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
 Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes ;
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort ?
Non, non, tout doit franchir ce terrible passage :
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avidés étrangers, transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse.
Ces terres, ces palais de vos noms ennoblis :
Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes ?
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir :
Pareils aux animaux farouches et stupides,
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paraît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente ;
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leur pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux, dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal :
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture,
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes :
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes.
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous,
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères,
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

VOLTAIRE.

1694—1778.

La Henriade. — Lusignan à sa fille.

LA HENRIADE.

Chant VII.

— Approchons-nous; le Ciel te permet de connaître
Les Rois et les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paraît c'est ton auguste fils;
Il soutiendra longtemps la gloire de nos lis,
Triomphateur heureux du Belge et de l'Ibère;
Mais il n'égallera ni son fils, ni son père.

Henri dans ce moment voit sur les fleurs de lis,
Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis;
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne,
Tous deux sont revêtus de la pourpre romaine,
Tous deux sont entourés de gardes, de soldats;
Il les prend pour des Rois . . . — Vous ne nous trompez pas;
Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre;
Du prince et de l'état l'un et l'autre est l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfants de la fortune et de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu grand, sublime, implacable ennemi;
Mazarin souple, adroit, et dangereux ami.
L'un fuyant avec art, et cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités opposant son courage;
Des princes de mon sang ennemis déclarés;
Tous deux haïs du peuple, et tous deux admirés;
Enfin par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs rois, cruels à la patrie.
Oh! toi, moins puissant qu'eux, moins vaste en tes desseins,
Toi, dans le second rang, le premier des humains,
Colbert, c'est sur tes pas que l'heureuse abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France;
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager,
En le rendant heureux tu sauras t'en venger:
Semblable à ce Héros confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blasphème.

— Ciel! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
 Est aux pieds de ce Roi qui les fait trembler tous!
 Quels honneurs! quels respects! jamais Roi dans la France
 N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.
 — Je le vois comme vous par la gloire animé,
 Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
 Je le vois éprouvant ces fortunes diverses,
 Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses traverses,
 De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,
 Admirable en sa vie, et plus grand dans sa mort.
 Siècle heureux de Louis, siècle que la nature
 De ses plus beaux présents doit combler sans mesure,
 C'est toi qui dans la France amènes les beaux-arts;
 Sur toi tout l'avenir va porter ses regards;
 Les Muses à jamais y fixent leur empire,
 La toile est animée, et le marbre respire.
 Quels sages rassemblés dans ces augustes lieux,
 Mesurent l'univers, et lisent dans les cieux,
 Et, dans la nuit obscure apportant la lumière,
 Sondent les profondeurs de la nature entière?
 L'Erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,
 Et vers la Vérité le doute les conduit.
 Et toi, fille du ciel, toi, puissante Harmonie,
 Art charmant qui polis la Grèce et l'Italie,
 J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
 Et tes sons souverains de l'oreille et du cœur.
 Français, vous savez vaincre, et chanter vos conquêtes:
 Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes;
 Un peuple de héros va naître en ces climats;
 Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
 A travers mille feux je vois Condé paraître,
 Tour à tour la terreur et l'appui de son maître;
 Turenne, de Condé le généreux rival,
 Moins brillant, mais plus sage, et du moins son égal.
 Catinat réunit, par un rare assemblage,
 Les talents du guerrier et les vertus du sage.
 Vauban sur un rempart, un compas à la main,
 Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
 Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
 Luxembourg fait trembler l'Empire et l'Angleterre.
 Regardez dans Denain, l'audacieux Villars
 Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,

Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.
— Quel est ce jeune prince, en qui la majesté
Sur son visage aimable éclate sans fierté?
D'un œil d'indifférence il regarde le trône.
Ciel! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne;
La mort, autour de lui, vole sans s'arrêter.
Il tombe aux pieds du trône, étant près d'y monter.
— Oh mon fils! des Français vous voyez le plus juste;
Les cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains?
Hélas! que n'eût point fait cette âme vertueuse?
La France sous son règne eût été trop heureuse;
Il eût entretenu l'abondance et la paix:
Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits;
Il eût aimé son peuple. Oh jours remplis d'alarmes!
Oh combien les Français vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux et la femme, et la mère et le fils!

Un faible rejeton sort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans les racines.
Les enfants de Louis, descendus au tombeau,
Ont laissé dans la France un monarque au berceau,
De l'état ébranlé douce et frêle espérance.
Oh! toi, prudent Fleury, veille sur son enfance;
Conduis ses premiers pas, cultive sous tes yeux
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
Tout Souverain qu'il est, instruis-le à se connaître:
Qu'il sache qu'il est homme, en voyant qu'il est maître;
Qu'aimé de ses sujets, ils soient chers à ses yeux:
Apprends-lui qu'il n'est roi, qu'il n'est né que pour eux.
France, reprends sous lui ta majesté première;
Perce la triste nuit qui couvrait ta lumière;
Que les arts, qui déjà semblaient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'océan te demande en ses grottes profondes,
Où sont tes pavillons qui flottaient sur ses ondes?
Du Nil et de l'Euxin, de l'Inde et de ses ports,
Le commerce t'appelle, et t'ouvre ses trésors.
Maintiens l'ordre et la paix, sans chercher la victoire;
Sois l'arbitre des rois, c'est assez pour ta gloire:

Il t'en a trop coûté d'en être la terreur. —

Près de ce jeune Roi s'avance avec splendeur
Un Héros que de loin poursuit la calomnie,
Facile et non pas faible, ardent, plein de génie.
Par des ressorts nouveaux sa politique habile
Tient l'Europe en suspens, divisée, et tranquille.
Les arts sont éclairés par ses yeux vigilants.
Né pour tous les emplois, il a tous les talents :
Ceux d'un chef, d'un soldat, d'un citoyen, d'un maître.
Il n'est pas roi, mon fils, mais il enseigne à l'être. —

Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendard de la France apparut dans les airs ;
Devant lui d'Espagnols une troupe guerrière
De l'aigle des Germains brisait la tête altière.
— Oh mon père ! quel est ce spectacle nouveau ?
— Tout change, dit Louis, et tout a son tombeau.
Adorons du Très-Haut la sagesse cachée.
Du puissant Charles-Quint la race est retranchée.
L'Espagne, à nos genoux, vient demander des rois :
C'est un de nos neveux qui leur donne des lois.
Philippe . . . — A cet objet Henri demeure en proie
A la douce surprise, aux transports de sa joie.
Modérez, dit Louis, ce premier mouvement ;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui, du sein de Paris, Madrid reçoit un maître ;
Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.
Oh rois nés de mon sang ! oh Philippe ! oh mes fils !
France, Espagne, à jamais puissiez vous être unis !
Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques,
Allumer les flambeaux des discordes publiques ? —
Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus
Qu'un assemblage vain de mille objets confus.
Du temple des destins les portes se fermèrent,
Et les voûtes des cieux devant lui s'éclipsèrent.

LUSIGNAN A SA FILLE.

Zaïre. Acte II. Scène 3.

Mon Dieu ! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire :
J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploreraient pour mes tristes enfants,

Et, lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie!
Je suis bien malheureux . . . c'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines!
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs . . . O fille, encor trop chère!
Connais-tu ton destin? sais-tu quelle est ta mère?
Sais-tu bien, qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée!
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants, tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes;
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres:
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir;
Sur ton front pâissant Dieu met le repentir:
Je vois la vérité dans ton cœur descendue;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;
Et je reprends ma gloire et ma félicité
En dérobant mon sang à l'infidélité.

JACQUES DELILLE.

1735—1813.

LES CATACOMBES DE ROME.

L'Imagination.

Sous les remparts de Rome, et sous ses vastes plaines
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains.
Avec ces monuments et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Église encor naissante y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.

Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûlait de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main et dans l'autre un flambeau,
Il entre ; il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tout sens leurs routes ténébreuses.
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mysterieux asile où l'espoir le conduit.
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,
Des vierges, des martyrs, dépouilles précieuses.
Il saisit ce trésor, il veut poursuivre . . . hélas !
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas.
Il cherche, mais en vain ; il s'égare, il se trouble ;
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble ;
Il prend tous les chemins que lui montre la peur.
Enfin, de route en route et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte,
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisent alentour.

Lequel choisir ? lequel doit le conduire au jour ?
Il les consulte tous : il les prend, il les quitte ;
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite ;
Il appelle : l'écho redouble sa frayeur ;
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures,
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures.
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
En trois lustres entiers voit à peine un mortel ;
Et, pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme, en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête, et demeure immobile.
Vaines précautions ! tout soin est inutile !
L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.

Il marche ; il erre encor sous cette voûte sombre,
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
Il gémit ; toutefois d'un souffle haletant,
Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.
Vain espoir ! par le feu la cire consumée,
Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée,
Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus
Les nerfs découragés ne la soutiennent plus ;
De son bras défaillant enfin la torche tombe,
Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe.
L'infortuné déjà voit cent spectres hideux :
Le Délire brûlant, le Désespoir affreux,
La Mort . . . non cette mort qui plaît à la victoire,
Qui vole avec la foudre, et que pare la gloire !
Mais lente, mais horrible, et traînant par la main
La faim qui se déchire et se ronge le sein.
Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines.
Et quels regrets touchants viennent aigrir ses peines ?
Ses parents, ses amis, qu'il ne reverra plus,
Et ces nobles travaux qu'il laissa suspendus ;
Ces travaux qui devaient illustrer sa mémoire,
Qui donnaient le bonheur et promettaient la gloire !
Et celle dont l'amour, celle dont le souris
Fut son plus doux éloge et son plus digne prix !
Quelques pleurs de ses yeux coulent à cette image,

Versés par le regret et séchés par la rage.
Cependant il espère ; il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute . . . Hélas ! dans l'ombre immense
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,
Et le silence ajoute encore à sa terreur.

Alors, de son destin sentant toute l'horreur,
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve ;
Il se lève, il retombe, et soudain se relève,
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments,
Quand tout à coup son pied trouve un léger obstacle,
Il y porte la main. O surprise ! ô miracle !
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu ;
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu,
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore ;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour ;
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son âme encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur ;
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieu ! quel ravissement quand il revoit les cieux,
Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux !
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue !
La cité, le hameau, la verdure, les bois
Semblent s'offrir à lui pour la première fois,
Et rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde.

ARNAUD BERQUIN.

1749—1791.

LE NID ET L'ENFANT.

Je le tiens, ce nid de fauvette !
Ils sont deux, trois, quatre petits !

Depuis si longtemps je vous guette !
Pauvres oiseaux, vous voilà pris !

Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous ; oh, c'est en vain !
Vous n'avez pas encore d'ailes :
Comment vous sauver de ma main ?

Mais quoi ! n'entends-je pas leur mère
Qui pousse des cris douloureux ?
Oui, je le vois, oui, c'est leur père
Qui vient voltiger auprès d'eux.

Ah ! pourrais-je causer leur peine,
Moi qui l'été, dans les vallons,
Venais m'endormir sous un chêne
Au bruit de leurs douces chansons ?

Hélas ! si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère
Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants !
Non, non ! que rien ne vous sépare ;
Non, les voici ! je vous les rends !

Apprenez-leur dans le bocage
A voltiger auprès de vous ;
Qu'ils écoutent votre ramage
Pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans les vallons
Dormir quelquefois sous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chansons.

JEAN-PIERRE-CLARIS DE FLORIAN.

1755—1794.

La Fable et la Vérité. — La carpe et les carpillons. — Le chien et le chat. —
Le roi de Perse. — Le paon, les deux oisons et le plongeon. — Le voyage. —
Le poisson volant.

LA FABLE ET LA VÉRITÉ.

Livre I. Fable 1.

La Vérité toute nue
Sortit un jour de son puits.
Ses attraites par le temps étaient un peu détruits ;
Jeune et vieux fuyaient sa vue.
La pauvre Vérité restait là morfondue,
Sans trouver un asile où pouvoir habiter.
A ses yeux vient se présenter
La Fable richement vêtue,
Portant plumes et diamants,
La plupart faux, mais très brillants.
Eh ! vous voilà, bonjour, dit-elle,
Que faites-vous ici seule sur un chemin ?
La Vérité répond : Vous le voyez, je gèle.
Aux passants je demande en vain
De me donner une retraite,
Je leur fais peur à tous. Hélas ! je le vois bien,
Vieille femme n'obtient plus rien.
Vous êtes pourtant ma cadette,
Dit la Fable, et sans vanité,
Partout je suis fort bien reçue.
Mais aussi, dame Vérité,
Pourquoi vous montrer toute nue ?
Cela n'est pas adroit. Tenez, arrangeons-nous,
Qu'un même intérêt nous rassemble :
Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble.
Chez le sage, à cause de vous,
Je ne serai point rebutée :
A cause de moi, chez les fous,
Vous ne serez point maltraitée.
Servant par ce moyen, chacun selon son goût,
Grâce à votre raison et grâce à ma folie,
Vous verrez, ma sœur, que partout
Nous passerons de compagnie.

LA CARPE ET LES CARPILLONS.

Livre I. Fable 7.

Prenez garde, mes fils, cotoyez moins le bord,
Suivez le fond de la rivière,
Craignez la ligne meurtrière,
Ou l'épervier plus dangereux encor.

C'est ainsi que parlait une carpe de Seine
A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.
C'était au mois d'avril : les neiges, les glaçons,
Fondus par les zéphirs, descendaient des montagnes.

Le fleuve enflé par eux s'élève à gros bouillons
Et déborde dans les campagnes.
Ah ! ah ! criaient les carpillons,
Qu'en dis-tu carpe radoteuse ?
Crains-tu pour nous les hameçons ?

Nous voilà citoyens de la mer orageuse ;
Regarde : on ne voit plus que les eaux et le ciel,
Les arbres sont cachés sous l'onde,
Nous sommes les maîtres du monde,
C'est le déluge universel.

Ne croyez pas cela, répond la vieille mère,
Pour que l'eau se retire il ne faut qu'un instant ;
Ne vous éloignez point, et de peur d'accident,
Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.

Bah ! disent les poissons, tu répètes toujours
Même discours.

Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine.

Parlant ainsi, nos étourdis
Sortent tous du lit de la Seine,
Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.
Qu'arriva-t-il ? les eaux se retirèrent,
Et les carpillons demeurèrent ;
Bientôt ils furent pris
Et frits.

Pourquoi quittaient-ils la rivière ?
Pourquoi ? Je le sais trop, hélas !
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère,
C'est qu'on veut sortir de sa sphère,
C'est que . . . c'est que . . . je ne finirais pas.

LE CHIEN ET LE CHAT.

Livre I. Fable 11.

Un chien vendu par son maître
Brisa sa chaîne, et revint
Au logis qui le vit naître.
Jugez de ce qu'il devint,
Lorsque pour prix de son zèle,
Il fut de cette maison
Reconduit par le bâton
Vers sa demeure nouvelle.
Un vieux chat, son compagnon,
Voyant sa surprise extrême,
En passant lui dit ce mot :
Tu croyais donc, pauvre sot,
Que c'est pour nous qu'on nous aime ?

LE ROI DE PERSE.

Livre II. Fable 21.

Un roi de Perse certain jour
Chassait avec toute sa cour.
Il eut soif, et dans cette plaine
On ne trouvait point de fontaine.
Près de là seulement était un grand jardin
Rempli de beaux cédrats, d'oranges, de raisin.
A Dieu ne plaise que j'en mange !
Dit le roi, ce jardin courrait trop de danger :
Si je me permettais d'y cueillir une orange,
Mes visirs aussitôt mangeraient le verger.

LE PAON, LES DEUX OISONS ET LE PLONGEON.

Livre III. Fable 16.

Un paon faisait la roue, et les autres oiseaux
Admiraient son brillant plumage.
Deux oisons nasillards du fond d'un marécage
Ne remarquaient que ses défauts.
Regarde, disait l'un, comme sa jambe est faite,
Comme ses pieds sont plats, hideux.
Et son cri, disait l'autre, est si mélodieux,
Qu'il fait fuir jusqu'à la chouette.
Chacun riait alors du mot qu'il avait dit.

Tout-à-coup un plongeon sortit :
 Messieurs, leur cria-t-il, vous voyez d'une lieue
 Ce qui manque à ce paon : c'est bien voir, j'en conviens ;
 Mais votre chant, vos pieds, sont plus laids que les siens,
 Et vous n'aurez jamais sa queue.

LE VOYAGE.

Livre IV. Fable 21.

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
 Sans songer seulement à demander sa route,
 Aller de chute en chute, et, se trainant ainsi,
 Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi,
 Voir sur sa tête alors amasser les nuages,
 Dans un sable mouvant précipiter ses pas,
 Courir, en essuyant orages sur orages,
 Vers un but incertain où l'on n'arrive pas ;
 Détrompé vers le soir, chercher une retraite,
 Arriver haletant, se coucher, s'endormir :
 On appelle cela naître, vivre et mourir ;
 La volonté de Dieu soit faite !

LE POISSON VOLANT.

Livre V, Fable 22.

Certain poisson volant, mécontent de son sort,
 Disait à sa vieille grand'mère :
 Je ne sais comment je dois faire
 Pour me préserver de la mort.
 De nos aigles marins je redoute la serre
 Quand je m'élève dans les airs ;
 Et les requins me font la guerre
 Quand je me plonge au fond des mers.
 La vieille lui répond : Mon enfant, dans ce monde,
 Lorsqu'on n'est pas aigle ou requin,
 Il faut tout doucement suivre un petit chemin,
 En nageant près de l'air, et volant près de l'onde.

ANTOINE-VINCENT ARNAULT.

1766—1834.

LA FEUILLE.

De ta tige détachée,
 Pauvre feuille desséchée,
 Où vas-tu ? — Je n'en sais rien.
 L'orage a brisé le chêne
 Qui seul était mon soutien.
 De son inconstante haleine
 Le zéphyr ou l'aquilon
 Depuis ce jour me promène
 De la forêt à la plaine,
 De la montagne au vallon.
 Je vais où le vent me mène,
 Sans me plaindre ou m'effrayer ;
 Je vais où va toute chose,
 Où va la feuille de rose
 Et la feuille de laurier.

MARIE-ANDRÉ DE CHÉNIER.

1766—1794.

La jeune captive. — Hymne à la France.

LA JEUNE CAPTIVE.

L'épi naissant mûrit de la faux respecté ;
 Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
 Boit les doux présents de l'Aurore ;
 Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
 Quoi que l'heure présente ait de trouble, et d'ennui,
 Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la Mort,
 Moi, je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord
 Je plie et relève ma tête.

S'il est des jours amers, il en est de si doux !
 Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
 Quelle mer n'a point de tempête ?

L'illusion féconde habite dans mon sein;
 D'une prison sur moi les murs pèsent en vain :
 J'ai les ailes de l'Espérance.
 Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
 Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
 Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
 Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
 Ni mon sommeil ne sont en proie;
 Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
 Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
 Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
 Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
 J'ai passé les premiers à peine.
 Au banquet de la vie à peine commencé,
 Un instant seulement mes lèvres ont pressé
 La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;
 Et comme le soleil, de saison en saison,
 Je veux achever mon année.
 Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
 Je n'ai vu luire encore que les feux du matin :
 Je veux achever ma journée.

O Mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi!
 Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
 Le pâle désespoir dévore.
 Pour moi Palès encore a des asiles verts;
 Les Amours, des baisers; les Muses des concerts!
 Je ne veux pas mourir encore.

HYMNE A LA FRANCE.

France, ô belle contrée, ô terre généreuse,
 Que les dieux complaisants formaient pour être heureuse,
 Tu ne sens point du nord les glaçantes horreurs;
 Le midi de ses feux t'épargne les fureurs.
 Tes arbres innocents n'ont point d'ombres mortelles;
 Ni des poisons épars dans tes herbes nouvelles
 Ne trompent une main crédule; ni tes bois
 Des tigres frémissants ne redoutent la voix;

Ni les vastes serpents ne traînent sur tes plantes
En longs cercles hideux leurs écailles sonnantes.

Les chênes, les sapins et les ormes épais
En utiles rameaux ombragent tes sommets ;
Et de Beaune et d'Aï les rives fortunées,
La riche Aquitaine, et les hautes Pyrénées,
Sous leurs bruyants pressoirs font couler en ruisseaux
Des vins délicieux mûris sur leurs coteaux.
La Provence odorante et de Zéphire aimée
Respire sur les mers une haleine embaumée,
Au bord des flots couvrant, délicieux trésor,
L'orange et le citron de leur tunique d'or ;
Et plus loin, au penchant des collines pierreuses,
Formant la grasse olive aux liqueurs savonneuses,
Et ces réseaux légers, diaphanes habits,
Où la fraîche grenade enferme ses rubis.
Sur tes rochers touffus la chèvre se hérissé,
Tes prés enflent de lait la féconde génisse,
Et tu vois les brebis sur le jeune gazon,
Épaissir le tissu de leur blanche toison.
Dans les fertiles champs voisins de la Touraine,
Dans ceux où l'Océan boit l'urne de la Seine,
S'élèvent, pour le frein des coursiers belliqueux.
Ajoutez cet amas de fleuves tortueux :
L'indomptable Garonne aux vagues insensées,
Le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées,
La Seine au flot royal, la Loire dans son sein
Incertaine, et la Saône, et mille autres enfin
Qui, nourrissant partout sur tes nobles rivâges
Fleurs, moissons et vergers, et bois et pâturages,
Rampent au pied des murs d'opulentes cités,
Sous les arches de pierre à grand bruit emportés . . .

FRANÇOIS-RÉNÉ DE CHATEAUBRIAND.

1768—1848.

Jeune fille et jeune fleur. — Romance.

JEUNE FILLE ET JEUNE FLEUR.

A Élisabeth Mercœur.

Il descend ce cercueil, et les roses sans taches
Qu'un père y déposa, tribut de sa douleur,

Terre, tu les portas; et maintenant tu caches
Jeune fille et jeune fleur.

Ah! ne les rends jamais à ce monde profane,
A ce monde de deuil, d'angoisse et de malheur!
Le vent brise et flétrit, le soleil brûle et fane
Jeune fille et jeune fleur.

Tu dors, pauvre Élisabeth, si légère d'années!
Tu ne crains plus du jour le poids et la chaleur!
Vous avez achevé vos fraîches matinées,
Jeune fille et jeune fleur.

Mais ton père, Élisabeth, sur ta cendre s'incline,
De ton front jusqu'au sien a monté la pâleur.
Vieux chêne! . . le temps a fauché sur ta racine
Jeune fille et jeune fleur.

ROMANCE.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France!
O mon pays, sois mes amours,
Toujours.

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son sein joyeux?
Ma chère!
Et nous baisions ses blonds cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du More,
Où l'airain sonnait le retour?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau?

Du jour.

Te souvient-il de cette amie,
Douce compagne de ma vie ?
Dans les bois, en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur
Son cœur.

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et le grand chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine.
Mon pays sera mes amours,
Toujours !

CHARLES DE CHÊNE DOLLÉ.

1770—1833.

Le voyageur égaré dans les neiges du Saint-Bernard. — Le Gladiateur.

LE VOYAGEUR ÉGARÉ
DANS LES NEIGES DU SAINT-BERNARD.

La neige au loin accumulée
En torrents épaissis tombe du haut des airs,
Et sans relâche amoncelée
Couvre du Saint-Bernard les vieux sommets déserts.

Plus de route, tout est barrière ;
L'ombre accourt, et déjà, pour la dernière fois,
Sur la cime inhospitalière
Dans les vents de la nuit l'aigle a jeté sa voix.

A ce cri, d'effroyable augure,
Le voyageur transi n'ose plus faire un pas ;
Mourant, et vaincu de froidure,
Au bord d'un précipice il attend le trépas.

Là, dans sa dernière pensée,
Il songe à son épouse, il songe à ses enfants.
Sur sa couche affreuse et glacée
Cette image a doublé l'horreur de ses tourments.

C'en est fait ; son heure dernière
Se mesure pour lui dans ces terribles lieux,
Et chargeant sa froide paupière,
Un funeste sommeil déjà cherche ses yeux.

Soudain, ô surprise, ô merveille !
D'une cloche il a cru reconnaître le bruit ;
Le bruit augmente à son oreille ;
Une clarté subite a brillé dans la nuit.

Tandis qu'avec peine il écoute,
A travers la tempête un autre bruit s'entend :
Un chien jappe, et s'ouvrant la route,
Suivi d'un solitaire approche au même instant.

Le chien, en aboyant de joie,
Frappe du voyageur les regards éperdus.
La mort laisse échapper sa proie,
Et la charité compte un miracle de plus.

LE GLADIATEUR ROMAIN.

Vain et sanglant jouet de la fureur romaine,
Le fier gladiateur cède et tombe expirant ;
Par son glaive trahi, sur l'homicide arène,
Il repose calme et mourant.

Il ramasse en son cœur sa force réunie,
Se penche et se recueille, appuyé sur sa main,
Il consent à la mort, mais domptant l'agonie,
Il brave encore le Romain.

Il languit par degrés, et sa tête s'abaisse :
Il se sent défaillir ; les gouttes de son sang,
Qu'il regarde couler sans crainte et sans faiblesse,
Tombent plus lentes de son flanc.

Bientôt la pâle mort sur son front se déploie :
Il meurt ! mais sans laisser s'affaiblir son grand cœur ;
Il meurt, en entendant tous ces longs cris de joie
Que l'on prodigue à son vainqueur.

Il écoute ces cris avec indifférence :
La couronne du cirque à ces yeux est sans prix,

Et le don de la vie, accordé sans vengeance,
N'exciterait que ses mépris.

Sa pensée est bien loin de ce théâtre horrible !
Il songe à son vieux père accablé par les ans ;
Il revoit le Danube, et sous son toit paisible
Il a reconnu ses enfants.

Il voit ses jeunes fils jouer près de leur mère ;
Et lui pourtant, acteur d'un spectacle inhumain,
Expire sur le sol d'une rive étrangère,
Pour l'amusement d'un Romain !

O forfait ! à ce point l'homme ose outrager l'homme !
Levez-vous ! accourez, fiers barbares du Nord !
De vos fils, égorgés pour les plaisirs de Rome,
Venez venger l'indigne mort !

JEAN LABORDE.

1774—1841.

LE DÉPART POUR LA SYRIE.

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois
Venait prier Marie
De bénir ses exploits :
— Faites, reine immortelle,
Lui dit-il en partant,
Que j'aime la plus belle
Et sois le plus vaillant. —

Il trace sur la pierre
Le serment de l'honneur,
Et va suivre à la guerre
Le comte, son seigneur.
Au noble vœu fidèle,
Il dit en combattant :
— Amour à la plus belle,
Honneur au plus vaillant ! —

— On lui doit la victoire :
Vraiment, dit le seigneur,
Puisque tu fais ma gloire,
Je ferai ton bonheur.
De ma fille Isabelle
Sois l'époux à l'instant,
Car elle est la plus belle,
Et toi le plus vaillant. —

A l'autel de Marie
Ils contractent tous deux
Cette union chérie
Qui seule rend heureux.
Chacun dans la chapelle
Disait en les voyant :
— Amour à la plus belle,
Honneur au plus vaillant! —

CHARLES-HUBERT MILLEVOYE.

1782—1816.

La chute des feuilles. — L'Arabe au tombeau de son coursier. — La fleur.

LA CHUTE DES FEUILLES.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;
Le bocage était sans mystère ;
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :
« Bois que j'aime, adieu, je succombe.
Votre deuil a prédit mon sort,
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Epidaure,
Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
« A tes yeux jauniront encore,

«Et c'est pour la dernière fois.
 «La nuit du trépas t'environne;
 «Plus pâle que la pâle automne,
 «Tu t'inclines vers le tombeau.
 «Ta jeunesse sera flétrie
 «Avant l'herbe de la prairie,
 «Avant le pampre du coteau.
 Et je meurs! . . . De leur froide haleine
 M'ont touché les sombres autans;
 Et j'ai vu comme une ombre vaine
 S'évanouir mon beau printemps.
 Tombe, tombe, feuille éphémère,
 Voile aux yeux ce triste chemin.
 Cache au désespoir de ma mère
 La place où je serai demain.
 Mais vers la solitaire allée
 Si mon amante désolée
 Venait pleurer quand le jour fuit,
 Éveille par ton léger bruit
 Mon ombre un instant consolée.»

Il dit, s'éloigne . . . et sans retour!
 La dernière feuille qui tombe
 A signalé son dernier jour.
 Sous le chêne on creusa sa tombe,
 Mais son amante ne vint pas
 Visiter la pierre isolée;
 Et le pâtre de la vallée
 Troubla seul du bruit de ses pas
 Le silence du mausolée.

L'ARABE AU TOMBEAU DE SON COURSIER.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
 Il dort couché sous les sables mouvants!

O voyageur! partage ma tristesse;
 Mêles tes cris à mes cris superflus.
 Il est tombé le roi de la vitesse!
 L'air des combats ne le réveille plus.
 Il est tombé dans l'éclat de sa course,
 Le trait fatal a tremblé sur son flanc!

Et les flots noirs de son généreux sang
Ont altéré le cristal de la source.
Du meurtrier j'ai puni l'insolence ;
Sa tête horrible aussitôt a roulé ;
J'ai de son sang abreuvé cette lance,
Et sous mes pieds je l'ai longtemps foulé.
Puis, contemplant mon coursier sans haleine,
Morne et pensif, je l'appelai trois fois ;
En vain, hélas ! Il fut sourd à ma voix ;
Et j'élevai sa tombe dans la plaine.

Depuis ce jour, tourment de ma mémoire,
Nul doux soleil sur ma tête n'a lui ;
Mort au plaisir, insensible à la gloire,
Dans le désert je traîne un long ennui.
Cette Arabie, autrefois tant aimée,
N'est plus pour moi qu'un immense tombeau ;
On me voit fuir le sentier du chameau,
L'arbre d'encens et la plaine embaumée.

Quand du midi le rayon nous dévore,
Il me guidait vers l'arbre hospitalier ;
A mes côtés il combattait le Maure,
Et sa poitrine était mon bouclier.
De mes travaux compagnon intrépide,
Fier, et debout dès le réveil du jour,
Au rendez-vous et de guerre et d'amour
Tu m'emportais comme l'éclair rapide.

Mais, noble ami, plus léger que les vents,
Tu dors couché sous les sables mouvants. !

LA FLEUR.

Fleur mourante et solitaire
Qui fus l'honneur du vallon,
Tes débris jonchent la terre
Dispersés par l'aquilon.

La même faux nous moissonne,
Nous cédon's au même Dieu ;
Une feuille t'abandonne,
Un plaisir nous dit adieu.

Chaque jour le temps nous vole
Un goût, une passion;
Et chaque instant qui s'envole
Emporte une illusion.

L'homme perdant sa chimère
Se demande avec douleur
Quelle est la plus éphémère,
De la vie ou de la fleur.

PIERRE-JEAN DE BÉRANGER.

1780—1857.

Ma vocation. — Les oiseaux. — Mon habit. — Le retour dans la patrie. — La sainte-alliance des peuples. — Les étoiles qui filent. — Le tailleur et la fée. — Les hirondelles. — Adieux de Marie Stuart. — Les souvenirs du peuple. — La nostalgie. — Souvenirs d'enfance. — Adieux.

MA VOCATION.

Jeté sur cette boule,
Laid, chétif et souffrant;
Étouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand;
Une plainte touchante
De ma bouche sortit;
Le bon Dieu me dit: Chante,
Chante, pauvre petit!

Le char de l'opulence
M'éclabousse en passant;
J'éprouve l'insolence
Du riche et du puissant;
De leur morgue tranchante
Rien ne nous garantit.
Le bon Dieu me dit: Chante,
Chante, pauvre petit!

D'une vie incertaine
Ayant eu de l'effroi,
Je rampe sous la chaîne
Du plus modique emploi.

La liberté m'enchanté,
Mais j'ai grand appétit.
Le bon Dieu me dit: Chante,
Chante, pauvre petit!

Chanter, ou je m'abuse,
Est ma tâche ici-bas.
Tous ceux qu'ainsi j'amuse
Ne m'aimeront-ils pas?
Quand un cercle m'enchanté,
Quand le vin divertit,
Le bon Dieu me dit: Chante,
Chante, pauvre petit!

LES OISEAUX.

L'hiver, redoublant ses ravages,
Désolé nos toits et nos champs;
Les oiseaux sur d'autres rivages
Portent leurs amours et leurs chants.
Mais le calme d'un autre asile
Ne les rendra pas inconstants:
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne,
Et plus qu'eux, nous en gémissons!
Du palais et de la cabane
L'écho redisait leurs chansons.
Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille
Charmer les heureux habitants:
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage,
Nous portons envie à leur sort.
Déjà plus d'un sombre nuage
S'élève et gronde au fond du Nord.
Heureux qui sur une aile agile
Peut s'éloigner quelques instants!
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Ils penseront à notre peine,
Et, l'orage enfin dissipé,

Ils reviendront sur le vieux chêne
Que tant de fois il a frappé.
Pour prédire au vallon fertile
De beaux jours alors plus constants,
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

MON HABIT.

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime !
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même,
Et Socrate n'eut pas fait mieux.
Quand le sort à ta mince étoffe
Livrerait de nouveaux combats,
Imite-moi, résiste en philosophe :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis.
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.
Ton indigence qui m'honore,
Ne m'a point banni de leurs bras ;
Tous ils sont prêts à nous fêter encore :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant ?
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand ?
Pour des rubans, la France entière
Fut en proie à de longs débats ;
La fleur des champs brille à ta boutonnière :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
Où notre destin fut pareil ;
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil.
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu ; nous finirons ensemble :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

LE RETOUR DANS LA PATRIE.

Qu'il va lentement, le navire
A qui j'ai confié mon sort !
Au rivage où mon cœur aspire
Qu'il est lent à trouver un port !
France adorée !
Douce contrée !

Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
Qu'un vent rapide
Soudain nous guide
Aux bords sacrés où je reviens mourir.
Mais enfin le matelot crie :
Terre, terre, là-bas, voyez !
Ah ! tous mes maux sont oubliés.
Salut à ma patrie !

Oui, voilà les rives de France ;
Oui, voilà le port vaste et sûr,
Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur.
France adorée !
Douce contrée !

Après vingt ans enfin je te revois.
De mon village
Je vois la plage,
Je vois fumer la cime de nos toits.
Combien mon âme est attendrie !
Là furent mes premiers amours ;
Là ma mère m'attend toujours.
Salut à ma patrie !

Loin de mon berceau, jeune encore,
L'inconstance emporta mes pas
Jusqu'au sein des mers, où l'aurore
Sourit aux plus riches climats.
France adorée !
Douce contrée !

Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.
Toute l'année,
Là, brille ornée
De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.

Mais, là, ma jeunesse flétrie
Rêvait à des climats plus chers ;
Là, je regrettais nos hivers.
Salut à ma patrie !

Poussé chez des peuples sauvages
Qui m'offraient de régner sur eux,
J'ai su défendre leurs rivages
Contre des ennemis nombreux.
France adorée !
Douce contrée !
Tes champs alors gémissaient envahis.
Puissance et gloire,
Cris de victoire,
Rien n'étouffa la voix de mon pays.
De tout quitter mon cœur me prie ;
Je reviens pauvre, mais constant ;
Une bêche est là qui m'attend.
Salut à ma patrie !

Au bruit des transports d'allégresse,
Enfin le navire entre au port.
Dans cette barque où l'on se presse,
Hâtons-nous d'atteindre le bord.
France adorée !
Douce contrée !
Puissent tes fils te revoir ainsi tous !
Enfin j'arrive,
Et sur la rive
Je rends au ciel, je rends grâce à genoux.
Je t'embrasse, ô terre chérie !
Dieu ! qu'un exilé doit souffrir !
Moi, désormais je puis mourir.
Salut à ma patrie !

LA SAINTE-ALLIANCE DES PEUPLES.

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.

« Ah ! disait-elle, égaux par la vaillance,
 « Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
 « Peuples, formez une sainte alliance,
 « Et donnez-vous la main.

« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse ;
 « Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
 « D'un globe étroit divisez mieux l'espace :
 « Chacun de vous aura place au soleil.
 « Tous attelés au char de la puissance,
 « Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
 « Peuples, formez une sainte alliance,
 « Et donnez-vous la main.

« Chez vos voisins vous portez l'incendie !
 « L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés ;
 « Et quand la terre est enfin refroidie,
 « Le soc languit sous des bras mutilés.
 « Près de la borne où chaque État commence,
 « Aucun épi n'est pur de sang humain.
 « Peuples, formez une sainte alliance,
 « Et donnez-vous la main.

« Oui, libre enfin, que le monde respire ;
 « Sur le passé jetez un voile épais.
 « Semez vos champs aux accords de ma lyre ;
 « L'encens des arts doit brûler pour la paix.
 « L'espoir riant, au sein de l'abondance,
 « Accueillera les doux fruits de l'hymen.
 « Peuples, formez une sainte alliance,
 » Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,
 Et plus d'un roi répétait ses discours.
 Comme au printemps la terre était parée ;
 L'automne en fleurs rappelait les amours.
 Pour l'étranger, coulez, bons vins de France :
 De sa frontière il reprend le chemin.
 Peuples, formons une sainte alliance,
 Et donnons-nous la main.

LES ÉTOILES QUI FILENT.

Berger, tu dis que notre étoile
 Règle nos jours et brille aux cieux.

— Oui, mon enfant; mais dans son voile
La nuit la dérobe à nos yeux.

— Berger, sur cet azur tranquille,
De lire on te croit le secret:
Quelle est cette étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît?

— Mon enfant, un mortel expire;
Son étoile tombe à l'instant.
Entre amis que la joie inspire,
Celui-ci buvait en chantant.
Heureux, il s'endort immobile
Auprès du vin qu'il célébrait . . .

— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, qu'elle est pure et belle!
C'est celle d'un objet charmant:
Fille heureuse, amante fidèle.
On l'accorde au plus tendre amant.
Des fleurs ceignent son front nubile,
Et de l'hymen l'autel est prêt . . .

— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, c'est l'étoile rapide
D'un très grand seigneur nouveau-né.
Le berceau qu'il a laissé vide
D'or et de pourpre était orné.
Des poisons qu'un flatteur distille
C'était à qui le nourrirait . . .

— Encore une étoile qui file,
Qui file, file et disparaît.

— Mon enfant, quel éclair sinistre!
C'était l'astre d'un favori
Qui se croyait un grand ministre
Quand de nos maux il avait ri.
Ceux qui servaient ce dieu fragile
Ont déjà caché son portrait . . .

— Encore une étoile qui file,
Qui file, file et disparaît.

— Mon fils, quels pleurs seront les nôtres !
 D'un riche nous perdons l'appui.
 L'indigence glane chez d'autres,
 Mais elle moissonnait chez lui.
 Ce soir même, sûr d'un asile,
 A son toit le pauvre accourait . . .
 — Encore une étoile qui file,
 Qui file, file, et disparaît.

C'est celle d'un puissant monarque ! . . .
 Va, mon fils, garde ta candeur,
 Et que ton étoile ne marque
 Par l'éclat ni par la grandeur.
 Si tu brillais sans être utile,
 A ton dernier jour on dirait :
 Ce n'est qu'une étoile qui file,
 Qui file, file, et disparaît.

LE TAILLEUR ET LA FÉE.

Dans ce Paris plein d'or et de misère,
 En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
 Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
 Moi, nouveau-né, sachez ce qui m'advint.
 Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
 A mon berceau, qui n'était pas de fleurs ;
 Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs,
 Me trouve un jour dans les bras d'une fée ;
 Et cette fée, avec de gais refrains,
 Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le bon vieillard lui dit, l'âme inquiète :
 « A cet enfant quel destin est promis ? »
 Elle répond : « Vois-le, sous ma baguette,
 « Garçon d'auberge, imprimeur et commis.
 « Un coup de foudre ajoute à mes présages :
 Ton fils atteint va périr consumé ;
 « Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé
 « Vole en chantant braver d'autres orages. »
 Et puis la fée, avec de gais refrains,
 Calmait le cri de mes premiers chagrins.

« Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,
 « Éveilleront sa lyre au sein des nuits.

«Au toit du pauvre il répand l'allégresse ;
 «A l'opulence il sauve des ennuis.
 «Mais quel spectacle attriste son langage ?
 «Tout s'engloutit, et gloire et liberté ;
 «Comme un pêcheur qui rentre épouvanté,
 «Il vient au port raconter leur naufrage.»
 Et puis la fée, avec de gais refrains,
 Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le vieux tailleur s'écrie : «Eh quoi ! ma fille
 «Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons !
 «Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille
 «Que, faible écho, mourir en de vains sons.»
 «— Va, dit la fée, à tort tu t'en alarmes ;
 «De grands talents ont de moins beaux succès.
 «Ses chants légers seront chers aux Français,
 »Et du proscrit adouciront les larmes.«
 Et puis la fée, avec de gais refrains,
 Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Amis, hier j'étais faible et morose,
 L'aimable fée apparaît à mes yeux.
 Ses doigts distraits effeuillent une rose ;
 Elle me dit : «Tu te vois déjà vieux.
 «Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage,
 «Aux cœurs vieillis s'offre un doux souvenir.
 «Pour te fêter tes amis vont s'unir :
 «Longtemps près d'eux revis dans un autre âge.»
 Et puis la fée, avec ses gais refrains,
 Comme autrefois dissipa mes chagrins.

LES HIRONDELLES.

Captif au rivage du Maure,
 Un guerrier, courbé sous ses fers,
 Disait : Je vous revois encore,
 Oiseaux ennemis des hivers.
 Hirondelles, que l'espérance
 Suit jusqu'en ces brûlants climats,
 Sans doute vous quittez la France :
 De mon pays ne me parlez-vous pas ?

Depuis trois ans je vous conjure
 De m'apporter un souvenir
 Du vallon où ma vie obscure

Se berçait d'un doux avenir.
 Au détour d'une eau qui chemine
 A flots purs, sous de frais lilas,
 Vous avez vu notre chaumine:
 De ce vallon ne me parlez-vous pas?

L'une de vous peut-être est née
 Au toit où j'ai reçu le jour;
 Là d'une mère infortunée
 Vous avez dû plaindre l'amour.
 Mourante, elle croit à toute heure
 Entendre le bruit de mes pas;
 Elle écoute, et puis elle pleure:
 De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma sœur est-elle mariée?
 Avez-vous vu de nos garçons
 La foule, aux noces conviée,
 La célébrer dans leurs chansons?
 Et ces compagnons du jeune âge
 Qui m'ont suivi dans les combats,
 Ont-ils revu tous le village?
 De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

Sur leurs corps l'étranger, peut-être,
 Du vallon reprend le chemin;
 Sous mon chaume il commande en maître,
 De ma sœur il trouble l'hymen.
 Pour moi plus de mère qui prie,
 Et partout des fers ici-bas.
 Hirondelles de ma patrie,
 De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

ADIEUX DE MARIE STUART. *)

Adieu, charmant pays de France,
 Que je dois tant chérir!
 Berceau de mon heureuse enfance,
 Adieu! te quitter c'est mourir.

*) *Adieux de Marie Stuart, par elle-même, 1560.*

Adieu, plaisant pays de France,
 Oh! ma patrie
 La plus chérie
 Qui a nourri ma jeune enfance!

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage,
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots!

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime,
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Écossais;
Je n'ai désiré d'être reine,
Que pour régner sur les Français.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours;
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi:
J'ai cru voir dans un songe horrible
Un échafaud dressé pour moi.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux;
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux!

Adieu France, adieu mes beaux jours!
La nef qui dispoint nos amours
N'a cy (pris) de moi que la moitié:
Une part te reste, elle est tienne;
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne!

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir!

LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps;
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois,
Dire alors à quelque vieille:
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa;
Voilà bien longtemps de ça:
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai.
Il me dit: Bonjour, ma chère.
Bonjour, ma chère,
— Il vous a parlé, grand'mère!
Il vous a parlé!

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour:
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents:
On admirait son cortège.
Chacun disait: Quel beau temps!
Le ciel toujours le protège.

Son sourire était bien doux :
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère !
Quel beau jour pour vous !

Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte :
J'ouvre : bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'assied où me voilà,
S'écriant : Oh ! quelle guerre !
Oh ! quelle guerre !
— Il s'est assis là, grand'mère !
Il s'est assis là !

J'ai faim, dit-il ; et bien vite
Je sers piquette et pain bis ;
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance !
Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris venger la France.
Il part ; et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère !
Vous l'avez encor !

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru ;
On disait : il va paraître ;
Par mer il est accouru ;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,

Ma douleur fut bien amère !
 Fut bien amère !
 — Dieu vous bénira, grand'mère,
 Dieu vous bénira.

LA NOSTALGIE

OU

LA MALADIE DU PAYS.

Vous m'avez dit : « A Paris, jeune pâtre,
 « Viens, suis-nous, cède à tes nobles penchants.
 « Notre or, nos soins, l'étude, le théâtre,
 « T'auront bientôt fait oublier les champs. »
 Je suis venu ; mais voyez mon visage :
 Sous tant de feux mon printemps s'est fané.
 Ah rendez-moi, rendez-moi mon village,
 Et la montagne où je suis né !

La fièvre court, triste et froide, en mes veines ;
 A vos désirs cependant j'obéis.
 Ces bals charmants où les femmes sont reines,
 J'y meurs, hélas ! j'ai le mal du pays.
 En vain l'étude a poli mon langage ;
 Vos arts en vain ont ébloui mes yeux.
 Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
 Et ses dimanches si joyeux !

Convertissez le sauvage idolâtre :
 Près de mourir, il retourne à ses dieux.
 Là-bas, mon chien m'attend auprès de l'âtre ;
 Ma mère en pleurs repense à nos adieux.
 J'ai vu cent fois l'avalanche et l'orage,
 L'ours et les loups fondre sur mes brebis.
 Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village,
 Et la houlette et le pain bis !

Qu'entends-je, ô ciel ! pour moi remplis d'alarmes :
 « Pars, dites-vous, demain pars au réveil.
 « C'est l'air natal qui séchera tes larmes ;
 « Va refleurir à ton premier soleil. »
 Adieu, Paris, doux et brillant rivage,
 Où l'étranger reste comme enchaîné.
 Ah ! je revois, je revois mon village,
 Et la montagne où je suis né !

SOUVENIRS D'ENFANCE.

Lieux où jadis m'a bercé l'espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

Salut à vous, amis de mon jeune âge!
Salut, parents que mon amour bénit!
Grâce à vos soins, ici, pendant l'orage,
Pauvre oiselet, j'ai pu trouver un nid.

C'était à l'âge où naît l'amitié franche,
Sol que fleurit un matin plein d'espoir.
Un arbre y croît dont souvent une branche
Nous sert d'appui pour marcher jusqu'au soir.

C'est dans ces murs, qu'en des jours de défaites,
De l'ennemi j'écoutais le canon.
Ici ma voix, mêlée aux chants des fêtes,
De la patrie a bégayé le nom.

Amis, parents, témoins de mon aurore,
Objets d'un culte avec le temps accru,
Oui, mon berceau me semble doux encore,
Et la berceuse a pourtant disparu.

Lieux où jadis m'a bercé l'espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

ADIEU.

France, je meurs, je meurs; tout me l'annonce.
Mère adorée, adieu. Que ton saint nom
Soit le dernier que ma bouche prononce.
Aucun Français t'aima-t-il plus? Oh! non.
Je t'ai chantée avant de savoir lire;
Et, quand la mort me tient sous son épieu,
En te chantant mon dernier souffle expire.
A tant d'amour donne une larme. Adieu!

Lorsque dix rois, dans leur triomphe impie,
 Poussaient leurs chars sur ton corps mutilé,
 De leurs bandeaux j'ai fait de la charpie
 Pour ta blessure, où mon baume a coulé.
 Le ciel rendit ta ruine féconde ;
 De te bénir les siècles auront lieu ;
 Car ta pensée ensemence le monde.
 L'égalité fera sa gerbe. Adieu !

Demi-couché, je me vois dans la tombe.
 Ah ! viens en aide à tous ceux que j'aimais.
 Tu le dois, France, à la pauvre colombe
 Qui dans ton champ ne butina jamais.
 Pour qu'à tes fils arrive ma prière,
 Lorsque déjà j'entends la voix de Dieu,
 De mon tombeau j'ai soutenu la pierre.
 Mon bras se lasse ; elle retombe. Adieu !

M^{ME} DESBORDES-VALMORE.

1787—1859.

Le rêve du mousse. — La veillée du nègre. — Les roses de Saadi.

LE RÊVE DU MOUSSE.

L'air était froid, ma mère,
 Oh ! comme il était froid !
 La brise était amère
 Sur la flotte du roi ;
 Mais au fond de mon âme,
 Dans les flots de soleil,
 Marseille aux yeux de flamme
 Réchauffait mon sommeil ;
 Lorsqu'une blanche fée,
 De vos voiles coiffée,
 M'appelle au fond de l'eau.
 Bonjour, ma mère, oh !
 Que mon rêve était beau !

— Viens, disait votre image,
L'eau seule est entre nous,
Trop vite ton jeune âge
A quitté mes genoux.
Viens, que je berce encore
Tes rêves de printemps,
Les flots en font éclore,
Qui nous calment longtemps. —
Et mon âme étonnée
Se réveille entraînée
Par les baisers de l'eau !
Bonjour, ma mère, oh !
Que mon rêve était beau !

La flotte, dans les ombres,
En silence glissa,
Avec des ailes sombres,
Mon vaisseau s'effaça.
Sous la lampe pieuse,
Sans cesser de courir,
La lune curieuse
Me regardait mourir !
Je n'avais pas de plainte,
Trois fois ma force éteinte
S'évanouit dans l'eau . . .
Bonjour, ma mère, oh !
Que mon rêve était beau !

C'en était fait du mousse,
Mère, sans votre voix ;
Sa clameur forte et douce
Me réveilla trois fois !
Sous les vagues profondes
Nageait en vain la mort,
Vos deux bras sous les ondes
Me poussaient vers le port.
Et votre âme en prière
Semait une lumière
Entre le ciel et l'eau . . .
Bonjour, ma mère, oh !
Que mon rêve était beau !

LA VEILLÉE DU NÈGRE.

Le soleil de la nuit éclaire la montagne
Sur le sable désert faut-il encor rester ?
Doucement dans mes bras laisse-moi t'emporter,
Bon maître, éveille-toi ! marchons vers la campagne.
Tes yeux sont clos depuis trois jours :
Maître ! dormiras-tu toujours ?

L'orage, dans son vol, a brisé les platanes ;
Le navire sans voile a disparu dans l'eau ;
De ton front tout sanglant j'ai lavé le bandeau ;
Marchons, les pauvres noirs t'ouvriront leurs cabanes.
Tes yeux sont clos depuis trois jours :
Maître ! dormiras-tu toujours ?

Je voudrais deviner ton rêve que j'ignore ;
O ! que ce rêve est long ! finira-t-il demain ?
Demain, en t'éveillant, presseras-tu ma main ?
Oui, je t'appellerai quand j'aurai vu l'aurore.
Tes yeux sont clos depuis trois jours :
Maître ! dormiras-tu toujours ?

Mais la lueur du jour s'étend sur le rivage ;
Le flot porte sans bruit la barque du pêcheur,
Viens ! . . . que ton front est froid ! quelle triste blancheur !
O ! maître ! que ta voix me rendrait de courage
Tes yeux sont clos depuis trois jours :
Maître ! dormiras-tu toujours ?

LES ROSES DE SAADI.

J'ai voulu, ce matin, te rapporter des roses ;
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes,
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.

Les nœuds ont éclaté. Les roses envolées
Dans le vent, à la mer, s'en sont toutes allées.
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir.

La vague en a paru rouge et comme enflammée . . .
Ce soir, ma robe encore en est tout embaumée . . .
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

BOUCHER DE PERTHES.

1788—1868.

LA PETITE MENDIANTE.

C'est la petite mendiante
 Qui vous demande un peu de pain;
 Donnez à la pauvre innocente,
 Donnez, donnez, car elle a faim.
 Ne rejetez pas ma prière,
 Votre cœur vous dira pourquoi . . .
 J'ai six ans, je n'ai plus de mère,
 J'ai faim : ayez pitié de moi !

Hier, c'était fête au village;
 A moi personne n'a songé;
 Chacun dansait sous le feuillage,
 Et moi, je n'avais pas mangé !
 Pardonnez-moi si je demande ;
 Je ne demande que du pain.
 Du pain ! je ne suis pas gourmande ;
 Ah ! ne me grondez pas, j'ai faim.

N'allez pas croire que j'ignore
 Que dans ce monde il faut souffrir;
 Mais je suis si petite encore !
 Ah ! ne me laissez pas mourir.
 Donnez à la pauvre petite,
 Et pour vous comme elle priera !
 Elle a faim ; donnez, donnez vite,
 Donnez . . . quelqu'un vous le rendra.

PIERRE-ALEXANDRE GUIRAUD.

1788—1847.

LE PETIT SAVOYARD.

LE DÉPART.

« Pauvre petit, pars pour la France.
 Que te sert mon amour ? Je ne possède rien.
 On vit heureux ailleurs ; ici, dans la souffrance.
 Pars, mon enfant, c'est pour ton bien.

Tant que mon lait put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
Heureuse et délassée en te voyant sourire,
Jamais on n'eût osé me dire :
« Renonce aux baisers de ton fils. »

Mais je suis veuve ; on perd sa force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici ?
Où mendier pour toi ? chez des pauvres aussi !
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie ;
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.

Mais, si loin que tu sois, pense au foyer absent ;
Avant de le quitter, viens, qu'il nous réunisse.
Une mère bénit son fils en l'embrassant :
Mon fils, qu'un baiser te bénisse.

Vois-tu ce grand chêne, là-bas ?
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère.
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père ;
Mais lui, mon fils, ne revint pas.

Encor, s'il était là pour guider ton enfance,
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi ;
Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense . . .
Que je vais prier Dieu pour toi !

Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde,
Seul parmi les méchants, car il en est au monde,
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir ? . . .
Oh ! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir !

Mais Dieu le veut ainsi : nous devons nous soumettre.
Ne pleure pas en me quittant ;
Porte au seuil des palais un visage content.
Parfois mon souvenir t'affligera peut-être . . .

Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.
Chante tant que pour toi la vie est moins amère.
Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau,
Répète en cheminant les chansons de ta mère,
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

Si ma force première encore m'était donnée,
J'irais, te conduisant moi-même par la main ;
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée ;
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin :
Et moi, je veux mourir aux lieux où je suis née.

Maintenant de ta mère entends le dernier vœu :
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne.
Prie et demande au riche : il donne au nom de Dieu.
Ton père le disait ; sois plus heureux : adieu ! »

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines,
Et la mère avait dit : « Il faut nous séparer. »
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois et n'osant pas pleurer.

PARIS.

« J'ai faim : vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez, la neige tombe et la terre est glacée,
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée,
Et je n'ai rien pour me couvrir.

Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent ;
Donnez ; peu me suffit : je ne suis qu'un enfant ;
Un petit sou me rend la vie.

On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain ;
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines,
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines ;
Eh bien ! moi, je suis pauvre, et je vous tends la main.

Faites-moi gagner mon salaire :
Où me faut-il courir ? dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid ; eh bien ! je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire. . . .

Il ne m'écoute pas, il fuit ;
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)
Finir son heureuse journée.
Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.

Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir ?

Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir ;
Et quand la nuit tombait, l'heure de la prière
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
« Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi. »
Hélas ! et tout petit, faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi ?

Non : l'on ne meurt point à mon âge ;
Quelque chose me dit de reprendre courage . . .
Eh ! que sert d'espérer ? . . . que puis-je attendre enfin ? . . .
J'avais une marmotte, elle est morte de faim. »

Et faible, sur la terre, il reposait sa tête,
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi ;
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

« Qu'il vienne à vous, celui qui pleure, »
Disait la voix mêlée au murmure des vents ;
« L'heure du péril est notre heure :
Les orphelins sont nos enfants. »

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix.
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire,
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

LE RETOUR.

Avec leur grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles !
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter,
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter !
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter !

Quel est ce voyageur que l'été leur envoie,
Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main ?
C'est un enfant . . . il marche, il suit le long chemin
Qui va de France à la Savoie.

Bientôt de la colline, il prend l'étroit sentier ;
 Il a mis ce matin la bure du dimanche,
 Et dans son sac de toile blanche
 Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter à sa course dernière ?
 C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,
 Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau,
 Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà ! . . . tels encore qu'il les a vus toujours,
 Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage !
 Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours :
 Il est si près de son village !

Tout joyeux il arrive et regarde . . . Mais quoi !
 Personne ne l'attend ! sa chaumière est fermée !
 Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée,
 Et l'enfant plein de trouble : « Ouvrez, dit-il, c'est moi. »

La porte cède : il entre ; et sa mère attendrie,
 Sa mère, qu'un long mal près du foyer retient,
 Se relève à moitié, tend les bras et s'écrie :
 « N'est-ce pas mon fils qui revient ? »

Son fils est dans ses bras qui pleure et qui l'appelle :
 « Je suis infirme, hélas ! Dieu m'afflige, dit-elle ;
 Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,
 Car je ne voulais pas mourir sans te revoir. »

Mais lui : « De votre enfant vous étiez éloignée :
 Le voilà qui revient ; ayez des jours contents !
 Vivez, je suis grandi, vous serez bien soignée ;
 Nous sommes riches pour longtemps. »

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,
 Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,
 Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
 Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait et respirait à peine ;
 Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
 Sur un grand crucifix de chêne,
 Suspendu devant elle et par le temps noirci.

«C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin;
Lui qui me consolait quand mes plaintes amères
Appelaient mon fils de si loin.

C'est le Christ du foyer que les mères implorent,
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.
Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent;
Nos fils s'en vont tout seuls . . . et reviennent enfin.

Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle?
Ta pauvre mère infirme a besoin de secours;
Elle mourait sans toi.» L'enfant à ce discours,
Grave, et joignant les mains, tombe à genoux près d'elle,
Disant: «Que le bon Dieu vous fasse de longs jours!»

ALPHONSE DE LAMARTINE.

1790—1869.

L'isolement. — Le lac. — L'automne. — Hymne au soleil. — Le papillon. —
Le cri de l'âme. — La retraite. — Hymne de l'enfant à son réveil. — L'hirondelle. —
Le livre de la vie. — La cloche.

L'ISOLEMENT.

Méditations poétiques.

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes;
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur.
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts, couronnés de bois sombres,
Le crépuscule encor jette un dernier rayon;
Et le char vapoureux de la reine des ombres
Monte et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs ;
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports ;
Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante :
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : « Nulle part le bonheur ne m'attend. »

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un être seul vous manque et tout est dépeuplé !

Quand le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours ;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil ? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts ;
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire ;
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux !

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire ;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !

Que ne puis-je, porté sur le char de l'aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi !
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
 Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons;
 Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
 Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

LE LAC.

Méditations poétiques.

Ainsi, toujours poussées vers de nouveaux rivages,
 Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
 Ne pourrons-nous jamais, sur l'océan des âges,
 Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
 Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
 Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
 Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes ;
 Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
 Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
 Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
 On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
 Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
 Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
 Du rivage charmé frappèrent les échos ;
 Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
 Laissa tomber ces mots :

« O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
 « Suspendez votre cours !

« Laissez-nous savourer les rapides délices
 « Des plus beaux de nos jours !

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent ;
 « Coulez, coulez pour eux ;

« Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
 « Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore,
 « Le temps m'échappe et fuit ;

« Je dis à cette nuit : « Sois plus lente ! » et l'aurore
 « Va dissiper la nuit.

«Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive,
 «Hâtons-nous, jouissons!
 «L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;
 «Il coule et nous passons!»

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
 Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
 S'envolent loin de nous de la même vitesse
 Que les jours de malheur!

Eh quoi! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace?
 Quoi! passés pour jamais? quoi! tout entiers perdus?
 Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
 Ne nous le rendra plus?

Eternité, néant, passé, sombres abîmes,
 Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
 Parlez: nous rendez-vous ces extases sublimes
 Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
 Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
 Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
 Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
 Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,
 Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
 Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
 Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
 Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
 De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
 Que les parfums légers de ton air embaumé,
 Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
 Tout dise: «Ils ont aimé!»

L'AUTOMNE.

Méditations poétiques.

Salut! bois couronnés d'un reste de verdure!
 Feuillages jaunissants sur les gazons épars!

Salut! derniers beaux jours! le deuil de la nature
Convient à la douleur, et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire ;
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits :
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie,
Je contemple ces biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme au bord de mon tombeau!
L'air est si parfumé! la lumière est si pure!
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau!

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel :
Au fond de cette coupe, où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel!

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur, dont l'espoir est perdu :
Peut-être dans la foule, une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme et m'aurait répondu! . . .

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphyre ;
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux :
Moi, je meurs; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

HYMNE AU SOLEIL.

Méditations poétiques.

Dieu, que les airs sont doux, que la lumière est pure!
Tu règnes en vainqueur sur toute la nature,
O soleil, et des cieus, où ton char est porté,
Tu lui verses la vie et la fécondité.

Le jour où, séparant la nuit de la lumière,
 L'Éternel te lança dans la vaste carrière,
 L'univers tout entier te reconnut pour roi,
 Et l'homme en t'adorant s'inclina devant toi;
 De ce jour, poursuivant ta carrière enflammée,
 Tu décris sans repos la route accoutumée:
 L'éclat de tes rayons ne s'est point affaibli,
 Et sous la main des temps ton front n'a point pâli.

Quand la voix du matin vient réveiller l'aurore,
 L'Indien prosterné te bénit et t'adore;
 Et moi, quand le midi de ses feux bienfaisants
 Ranime par degrés mes membres languissants,
 Il me semble qu'un Dieu dans tes rayons de flamme,
 En échauffant mon sein, pénètre dans mon âme,
 Et je sens de ses fers mon esprit détaché,
 Comme si du Très-Haut le bras m'avait touché;
 Mais . . . ton sublime auteur défend-il de le croire? . . .
 N'es-tu point, ô soleil, un rayon de sa gloire?
 Quand tu vas mesurant l'immensité des cieux,
 O soleil, n'es-tu point un regard de ses yeux?

LE PAPILLON.

Méditations poétiques.

Naître avec le printemps, mourir avec les roses;
 Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur;
 Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
 S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur;
 Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes;
 S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles:
 Voilà du papillon le destin enchanté.
 Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,
 Et, sans se satisfaire, effleurant toute chose,
 Retourne enfin au ciel chercher la volupté.

LE CRI DE L'ÂME.

Harmonies poétiques et religieuses.

Quand le souffle divin, qui flotte sur le monde,
 S'arrête sur mon âme ouverte au moindre vent,
 Et la fait tout à coup frissonner comme une onde,
 Où le cygne s'abat dans un cercle mouvant;

Quand mon regard se plonge au rayonnant abîme,
Où luisent ces trésors du riche firmament,
Ces perles de la nuit que son souffle ranime,
Des sentiers du Seigneur innombrable ornement;

Quand d'un ciel de printemps l'aurore qui ruisselle
Se brise et rejaillit en gerbes de chaleur,
Que chaque atome d'air roule son étincelle,
Et que tout sous mes pas devient lumière ou fleur;

Quand tout chante ou gazouille, ou roucoule ou bourdonne;
Que d'immortalité tout semble se nourrir,
Et que l'homme, ébloui de cet air qui rayonne,
Croit qu'un jour si vivant ne pourra plus mourir;

Que je roule en mon sein mille pensers sublimes,
Et que mon faible esprit, ne pouvant les porter,
S'arrête en frissonnant sur les derniers abîmes,
Et, faute d'un appui, va s'y précipiter;

Quand, dans le ciel d'amour où mon âme est ravie,
Je presse sur mon cœur un fantôme adoré,
Et que je cherche en vain des paroles de vie,
Pour l'embraser du feu dont je suis dévoré;

Quand je sens qu'un soupir de mon âme oppressée
Pourrait créer un monde en son brûlant essor,
Que ma vie userait le temps, que ma pensée,
En remplissant le ciel, déborderait encor:

Jéhovah! Jéhovah! ton nom seul me soulage,
Il est le seul écho qui réponde à mon cœur;
Ou plutôt ces élans, ces transports sans langage,
Sont eux-mêmes un écho de ta propre grandeur.

Tu ne dors pas souvent dans mon sein, nom sublime!
Tu ne dors pas souvent sur mes lèvres de feu;
Mais chaque impression t'y trouve et t'y ranime,
Et le cri de mon âme est toujours toi, mon Dieu!

LA RETRAITE.

Harmonies poétiques et religieuses.

Je sais sur la colline
Une blanche maison;

Un rocher la domine,
Un buisson d'aubépine
Est tout son horizon.

Là jamais ne s'élève
Bruit qui fasse penser ;
Jusqu'à ce qu'il s'achève,
On peut mener son rêve,
Et le recommencer.

Le clocher du village
Surmonte ce séjour ;
Sa voix, comme un hommage,
Monte au premier nuage
Que colore le jour.

Signal de la prière,
Elle part du saint lieu,
Appelant la première
L'enfant de la chaumière
A la maison de Dieu.

Aux sons que l'écho roule,
Le long des églantiers,
Vous voyez l'humble foule
Qui serpente et s'écoule
Dans les pieux sentiers.

C'est l'enfant qui caresse
En passant chaque fleur,
Le vieillard qui se presse :
L'enfance et la vieillesse
Sont amis du Seigneur.

HYMNE DE L'ENFANT A SON RÉVEIL.

Harmonies poétiques et religieuses.

O père qu'adore mon père !
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux ;
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère ;

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,

Et qui donne aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître.

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare,
Et que sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié;
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

Mets dans mon âme la justice,
Sur mes lèvres la vérité;
Qu'avec crainte et docilité
Ta parole en mon cœur mûrisse!

L'HIRONDELLE.

Recueillements poétiques.

Pourquoi me fuir, passagère hirondelle?
Viens reposer ton aile auprès de moi.
Pourquoi me fuir? C'est un cœur qui t'appelle:
Ne suis-je pas voyageur comme toi?

Dans ce désert le destin nous rassemble:
Va, ne crains pas d'y nicher près de moi.
Si tu gémis, nous gémirons ensemble:
Ne suis-je pas isolé comme toi?

Peut-être hélas! du toit qui t'a vu naître
Un sort cruel te chasse ainsi que moi.
Viens t'abriter au mur de ma fenêtre:
Ne suis-je pas exilé comme toi?

As-tu besoin de laine pour la couche
De tes petits, frissonnant près de moi?
J'échaufferai leur duvet sous ma bouche:
N'ai-je pas vu ma mère comme toi?

Ne me plains pas . . . Ah! si la tyrannie
De mon pays ferme le seuil pour moi,
Pour retrouver la liberté bannie,
N'avons-nous pas notre ciel comme toi?

LE LIVRE DE LA VIE.

Recueils poétiques.

Le livre de la vie est le livre suprême,
Qu'on ne peut ni fermer, ni rouvrir à son choix;
Le passage adoré ne s'y lit pas deux fois;
Mais le feuillet fatal se tourne de lui-même.
On voudrait revenir à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts.

LA CLOCHE.

A M^{me} Tastu.

Dans le clocher de mon village
Il est un sonore instrument,
Que j'écoutais dans mon jeune âge
Comme une voix du firmament.

Quand, après une longue absence,
Je revenais au toit natal,
J'épiais dans l'air, à distance,
Les doux sons du pieux métal.

Dans sa voix je croyais entendre
La voix joyeuse du vallon,
La voix d'une sœur douce et tendre,
D'une mère émue à mon nom !

Maintenant quand j'entends encore
Ses sourds tintements sur les flots,
Chaque coup du battant sonore
Me semble jeter des sanglots.

Pourquoi ? Dans la tour isolée
C'est le même timbre argentin,
Le même hymne sur la vallée,
Le même salut au matin !

Ah ! c'est que, depuis le baptême,
La cloche au triste tintement
A tant sonné pour ceux que j'aime
L'agonie et l'enterrement !

CASIMIR DELAVIGNE.

1793—1843.

Aux ruines de la Grèce païenne. — La mort de Jeanne d'Arc. — Trois jours de Christophe Colomb.

AUX RUINES DE LA GRÈCE PAÏENNE.

Les Messéniennes.

O sommets du Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athènes, ô Grèce infortunée !
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux ?

Doux pays, que de fois ma muse en espérance
Se plut à voyager sous ton ciel toujours pur !
De ta paisible mer où Vénus prit naissance,
Tantôt du haut des monts je contemplais l'azur,
Tantôt, cachant au jour ma tête ensevelie
Sous tes bosquets hospitaliers,
J'arrêtais vers le soir dans un bois d'oliviers
Un vieux pâtre de Thessalie.

« Des dieux de ce vallon contez-moi les secrets,
« Berger, quelle déesse habite ces fontaines ?
« Voyez-vous quelquefois les nymphes des forêts
« Entr'ouvrir l'écorce des chênes ?
« Bacchus vient-il encor féconder vos coteaux ?
« Ce gazon, que rougit le sang d'un sacrifice,
« Est-ce un autel aux dieux des champs et des troupeaux,
« Est-ce le tombeau d'Eurydice ? »

Mais le pâtre répond par ses gémissements.
C'est sa fille au cercueil qui dort sous ces bruyères ;
Ce sang qui fume encor, c'est celui de ses frères
Égorgés par les Musulmans.

O sommets du Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athènes, ô Grèce infortunée ;
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux ?

« Quelle cité jadis a couvert ces collines ? »
« — Sparte, » répond mon guide . . . Eh quoi ! ces murs déserts,

Quelques pierres sans nom, des tombeaux, des ruines,
Voilà Sparte, et sa gloire a rempli l'univers !
Le Soldat d'Ismaël, assis sur ces décombres,
 Insulte aux grandes ombres
Des enfants d'Hercule en courroux.
N'entends-je pas gémir sous ses portiques sombres ?
 Mânes des trois cents, est-ce vous ? . . .

Eurotas, Eurotas, que font ces lauriers-roses
Sur ton rivage en deuil, par la mort habité ?
Est-ce pour faire outrage à ta captivité,
 Que ces nobles fleurs sont écloses ?
Non, ta gloire n'est plus, non, d'un peuple puissant
Tu ne reverras plus la jeunesse héroïque
Laver parmi tes lis ses bras couverts de sang,
Et dans ton cristal pur sous ses pas jaillissant,
 Secouer la poudre olympique.

O sommets du Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée !
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux !

Ils sont sur tes débris ! Aux armes ! voici l'heure
Où le fer te rendra les beaux jours que je pleure !
Voici la liberté ; tu renaîs à son nom,
Vierge comme Minerve, elle aura pour demeure
 Ce qui reste du Parthénon.

Des champs du Sunium, des bois du Cythéron,
Descends, peuple chéri de Mars et de Neptune !
Vous, relevez les murs ; vous, préparez les dards !
Femmes, offrez vos vœux sur ces marbres épars :
 Là fut l'autel de la fortune.
Autour de ce rocher rassemblez-vous, vieillards :
 Ce rocher portait la tribune.
Sa base encor debout parle encor aux héros
 Qui peuplent la nouvelle Athènes.
Prêtez l'oreille . . . il a retenu quelques mots
 Des harangues de Démosthènes.

Guerre, guerre aux tyrans ! nochers, fendez les flots !
Du haut de son tombeau Thémistocle domine

Sur ce port qui l'a vu si grand;
Et la mer à vos pieds s'y brise en murmurant
Le nom sacré de Salamine.

Guerre aux tyrans ! soldats, le voilà ce clairon
Qui des Perses jadis a glacé le courage !
Sortez par ce portique : il est d'heureux présage ;
Pour revenir vainqueur, par là sortit Cimon ;
C'est là que de son père on suspendit l'image !
Partez, marchez, courez : vous courez au carnage,
C'est le chemin de Marathon !

O sommets du Taygète, ô débris du Pirée,
O Sparte, entendez-vous leurs cris victorieux !
La Grèce a des vengeurs, la Grèce est délivrée,
La Grèce a retrouvé ses héros et ses dieux !

LA MORT DE JEANNE D'ARC.

Les Messéniennes.

X Silence au camp ! la vierge est prisonnière ;
Par un injuste arrêt Bedford croit la flétrir.
Jeune encore, elle touche à son heure dernière . . .
Silence au camp ! la vierge va périr . . .

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers ?
Pour qui ces torches qu'on excite ?
L'airain sacré tremble et s'agite . . .
D'où vient ce bruit lugubre ? où courent ces guerriers
Dont la foule à longs flots roule et se précipite ?

La joie éclate sur leurs traits ;
Sans doute l'honneur les enflamme ;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais.
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leur courroux !
Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves !
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :
« Qu'elle meure ! elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie . . . » X

X — Lâches ! que lui reprochez-vous ?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes ;
En faut-il d'autre que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger ?

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image ;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents ;
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avavançait à pas lents.
Tranquille, elle y monta, quand, debout sur le faite,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête
Et se prit à pleurer.

Ah ! pleure, fille infortunée !
Ta jeunesse va se flétrir,
Dans sa fleur trop tôt moissonnée !
Adieu, beau ciel, il faut mourir.

Ainsi qu'une source affaiblie,
Près du lieu même où naît son cours,
Meurt en prodiguant ses secours
Au berger qui passe et l'oublie ;

Ainsi, dans l'âge des amours,
Finit ta chaste destinée,
Et tu périr abandonnée
Par ceux dont tu sauvas les jours.

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
Et ta chaumière et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Chevaliers, parmi vous qui combattra pour elle ?
N'osez-vous entreprendre une cause si belle ?
Quoi ! vous restez muets ! aucun ne sort des rangs !
Aucun pour la sauver ne descend dans la lice !

Puisqu'un forfait si noir les trouve indifférents,
Tonnez, confondez l'injustice,

Cieux; obscurcissez-vous de nuages épais;
 Éteignez sous leurs flots les feux du sacrifice,
 Ou guidez au lieu du supplice,
 A défaut du tonnerre, un chevalier français.

Après quelques instants d'un horrible silence,
 Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance . . .
 Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé;
 A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
 Jeanne, encor menaçante,
 Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
 Pourquoi reculer d'épouvante,
 Anglais? son bras est désarmé.
 La flamme l'environne, et sa voix expirante
 Murmure encore: «O France! ô mon roi bien-aimé!»

TROIS JOURS DE CHRISTOPHE COLOMB.

«En Europe! en Europe! — «Espérez!» — «Plus d'espoir!»
 «— Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde.»
 Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
 Perçait de l'horizon l'immensité profonde.
 Il marche, et de trois jours le premier jour a fui;
 Il marche, et l'horizon recule devant lui;
 Il marche, et le jour baisse. Avec l'azur de l'onde
 L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond.
 Il marche, il marche encor, et toujours; et la sonde
 Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote en silence, appuyé tristement
 Sur la barre qui crie au milieu des ténèbres,
 Écoute du roulis le sourd mugissement,
 Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
 Les astres de l'Europe ont disparu des cieux;
 L'ardente croix du sud épouvante ses yeux.
 Enfin l'aube attendue, et trop lente à paraître,
 Blanchit le pavillon de sa douce clarté:
 «Colomb, voici le jour! le jour vient de renaître!»
 — «Le jour! et que vois-tu?» — «Je vois l'immensité.»

Le second jour a fui. Que fait Colomb? il dort;
 La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
 «Périra-t-il? — Aux voix: — la mort! — la mort! — la mort!
 Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire.»

Les ingrats ! quoi ! demain il aura pour tombeau
 Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau !
 Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
 Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
 Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
 L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard !

Il rêve : comme un voile étendu sur les mers,
 L'horizon qui les borne à ses yeux se déchire,
 Et ce monde nouveau qui manque à l'univers,
 De ses regards ardents il l'embrasse, il l'admire.
 Qu'il est beau, qu'il est frais, ce monde vierge encor !
 L'or brille sur ses fruits, ses eaux roulent de l'or ;
 Déjà, plein d'une ivresse inconnue et profonde,
 Tu t'écriais, Colomb : « Cette terre est mon bien ! . . . »
 Mais une voix s'élève, elle a nommé ce monde,
 O douleur ! et d'un nom qui n'était pas le tien . . . !

.

Soudain du haut des mâts descendit une voix :
 « Terre ! s'écria-t-on, terre ! terre ! » . . . Il s'éveille ;
 Il court ! oui, la voilà, c'est elle, tu la vois,
 La terre ! . . . O doux spectacle ! ô transports ! ô merveille !
 O généreux sanglot qu'il ne peut retenir !
 Que dira Ferdinand, l'Europe, l'avenir ?
 Il la donne à son roi, cette terre féconde ;
 Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts :
 Des trésors, des honneurs en échange d'un monde,
 Un trône, ah ! c'était peu ! . . . Que reçut-il ? — Des fers.

AUGUSTE BARTHÉLEMY.

1798—1866.

JOSEPH MÉRY.

1796—1867.

LA PESTE.

Napoléon en Egypte.

Cependant transpirait, dans l'enceinte des murs,
 Un air cadavéreux aux miasmes impurs,
 Redoutables fléau qu'une vapeur immonde
 Dans la fange du Nil alimente et féconde,

Et que le vent du sud, rapide messenger,
Apporte sur son aile à ce peuple étranger.
Déjà les Mameluks sauvés des Pyramides,
Du pacha de Judée alliés homicides,
Dans les vieux carrefours que souille leur abord,
Répandent en passant le levain de la mort;
Bientôt Ptolémaïs, de cadavres semée,
Semble une ville en deuil du sépulcre exhumée,
Et des lambeaux humains la tiède exhalaison
Pousse vers les chrétiens l'invisible poison.
D'abord du camp français l'heureuse insouciance
Du fléau qu'il recèle ignorait la présence;
Comme un sicaire obscur qui frappe dans la nuit,
On eût dit que le mal, sous la tente introduit,
Dérobait avec soin ses funestes symptômes;
Le soldat aspirait d'homicides atomes,
Et, sur des bras amis vainement soutenu,
Parlait avec effroi d'un tourment inconnu.
Alors, pour éclaircir sa vague inquiétude,
Muette de stupeur, la sombre multitude
Révélant un soupçon par le geste exprimé,
Portait aux pieds des chefs un corps inanimé.
Hélas! depuis longtemps, habiles à se taire,
Les chefs avaient connu l'effroyable mystère;
Mais au fond de leurs cœurs refoulant leur chagrin,
Ils montraient à la foule un visage serein,
Et, d'un prudent mensonge unanimes complices,
De l'horrible secret étouffaient les indices.

A l'œil du désespoir l'indomptable fléau
Déroule chaque jour un plus sombre tableau;
Autour de son chevet, qu'aucune main n'effleure,
L'homme demande en vain un homme qui le pleure.
Quelquefois vous voyez des spectres affaiblis,
L'air morne et solennel, se dresser sur leurs lits,
Et, du geste indiquant des angles de la salle,
Appeler leurs amis d'une voix sépulcrale;
Mais de leur agonie insensible témoin,
L'égoïsme muet veille à son propre soin;
Par l'horreur qui la suit, l'infortune exilée
Traîne au sein de la foule une morte isolée;
Vainement le malade invoque le secours

De l'art opérateur qui prolonge nos jours.
Un homme cependant, dans cette horrible enceinte,
De la terreur publique ose braver l'atteinte:
Desgenette est son nom; sur un marbre pieux
La Grèce l'eût inscrit à côté de ses dieux.
Courbé près d'un mourant que la fièvre désole,
Il reproche à la foule une terreur frivole,
Rassure le soldat qui tremble pour ses jours;
Puis d'une horrible preuve appuyant son discours,
Au fond d'une tumeur par le mal calcinée,
Il puise sur l'acier la goutte empoisonnée,
Et dans sa propre veine ouverte de sa main,
Infiltre sans pâlir le liquide venin.
Sublime dévouement! Mais, toujours incrédule,
La foule, en l'admirant, d'épouvante recule;
Le mal contagieux, réfutant la raison,
Du contact homicide atteste le poison.
Quand le vaste linceul de la nuit qui s'abaisse,
Sur le grand sarcophage étend son ombre épaisse,
Tant de soupirs mêlés, tant de cris confondus,
Comme une seule voix sont encore entendus;
Une lampe de fer, suspendue aux ogives,
Dessine en traits blafards des figures pensives;
Tel le croissant des nuits, de ses reflets tremblants
Effleure des tombeaux les simulacres blancs;
Alors si du Carmel, où veille la prière,
Tinte à coups mesurés la cloche hospitalière,
Si la brise, en passant sur le couvent latin,
Porte au camp dévasté un murmure lointain,
Le soldat expirant, que trouble un dernier songe,
Recueille avec effroi le son qui se prolonge;
Il retrouve, à la voix qui descend du Carmel,
Un confus souvenir du culte paternel,
Et croit qu'auprès de lui, sous ces tristes murailles,
Le lamentable airain sonne ses funérailles.
Non, généreux guerriers! dans cet asile impur
Vous ne mourrez pas tous de ce trépas obscur,
La rage du fléau bientôt sera trompée.
Les uns vers le Delta périront par l'épée;
D'autres, dans les hameaux de leur lointain pays,
Parleront du Thabor et de Ptolémaïs;
Souffrez encore un jour; à la prochaine aurore

Un prodige sauveur à vos yeux doit éclore ;
 Elle brille : au dehors de ces arceaux voûtés
 Quel son longtemps muet retentit ? Ecoutez !
 La fanfare du camp, qui dans les airs expire,
 Chante l'hymne : *Veillons au salut de l'empire* ;
 Distinguez-vous la voix des soldats attendris ?
 Le nom du général se mêle à tous ces cris ;
 La foule vers ces lieux semble être convoquée ;
 Le long murmure approche ; on ouvre la mosquée ;
 Un peuple de soldats, arrêté sur le seuil,
 Mesure avec effroi ce long palais du deuil . . .
 Tout à coup, s'arrachant à ces groupes timides,
 Plus calme qu'à Lodi, plus grand qu'aux Pyramides
 Bonaparte est entré ; ses plus chers généraux,
 Kléber, Reynier, Murat, escortent le héros ;
 Il marche, et de mourants la salle parsemée
 Tressaille sous les pas du père de l'armée ;
 Dans les regards éteints un céleste pouvoir
 Fait luire à son aspect le reflet de l'espoir ;
 De ces rangs désolés compagnes assidues,
 La douleur et la mort sont comme suspendues.

.
 Tous invoquent des yeux l'homme que Dieu protège ;
 Et tandis que les chefs qui forment son cortège,
 Pâles imitateurs d'un magnanime effort,
 Pour la première fois tremblent devant la mort,
 Et, dans cet air chargé d'atomes homicides,
 Se penchent avec soin sur des parfums acides,
 Lui, le front découvert, prononce dans les rangs,
 Ces mots mystérieux qui charment les mourants ;
 Sur les lits qu'il dénombre étendant sa main nue,
 Lentement il poursuit cette horrible revue ;
 On vit en ce moment le magique docteur
 Porter dans chaque plaie un doigt consolateur ;
 Au souffle du malade il mêlait son haleine.

.
 Alors sous les arceaux de la funèbre voûte
 Retentit une voix que le silence écoute :
 « Soldats, le monde entier contemple vos destins ;
 La République a lu vos premiers bulletins ;
 Le Nil conquis par vous a roulé dans son onde
 Les premiers cavaliers de l'Égypte et du monde ;

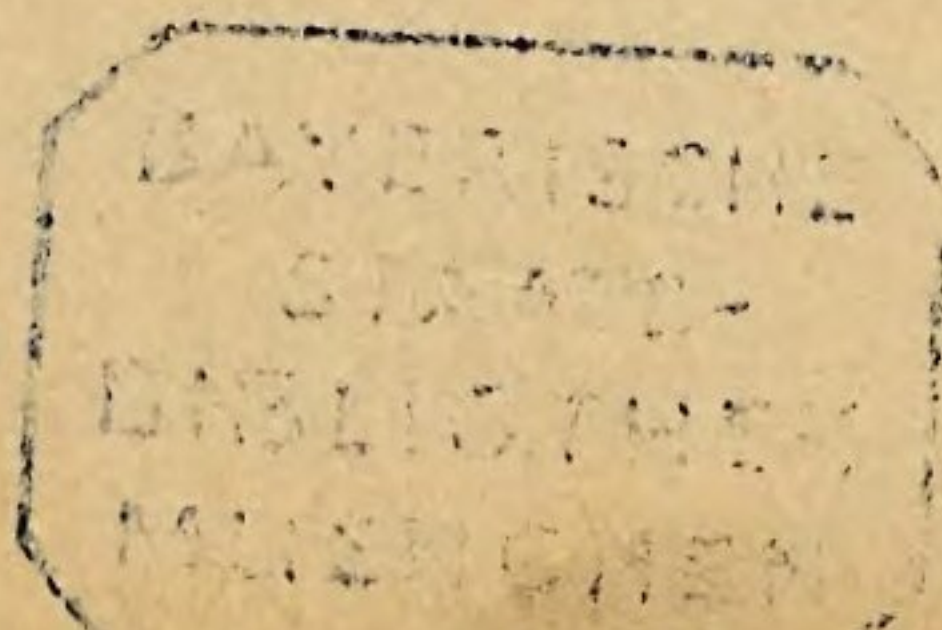
Combattus par la soif et les déserts mouvants,
 Vos bataillons vainqueurs ont reparu vivants;
 Le Jourdain prisonnier vous doit sa délivrance,
 Et la voix du Thabor parle de notre France!
 Ce lieu de tant d'exploits serait-il le cercueil?
 Si, veuve de ses fils, la République en deuil
 Me demandait un jour: Qu'as-tu fait de l'armée?
 Où sont ces vieux soldats si grands de renommée,
 Ces vainqueurs de Mourad, des beys, des Osmanlis?
 Faudra-t-il lui répondre: Ils sont morts dans leurs lits? —
 Levez-vous! Ranimez votre force abattue;
 Bien plus que le fléau l'effroi du mal vous tue;
 Sur un lit de douleur, comme au sein des combats,
 La mort est moins funeste à qui ne la craint pas.
 Vivez! Nous quitterons, demain avant l'aurore,
 Cette horrible cité que la peste dévore;
 Ici votre ennemi se dérobe à vos coups;
 Cherchons d'autres combats sous un soleil plus doux.
 L'Égypte nous attend; implacable adversaire,
 Mourad a reparu dans les plaines du Caire;
 Suivi de Mameluks, bientôt il va s'unir
 Aux nouveaux Ottomans campés sous Aboukir.
 C'est en vain que du Nil le désert nous sépare:
 Marchons! Au moment même où ce peuple barbare
 Nous croit ensevelis au pied du mont Thabor,
 A ses yeux étonnés reparaissons encor.
 Et vengeant d'Aboukir le sanglant promontoire,
 Couvrons un nom de deuil par un nom de victoire! »

JEAN REBOUL.

1796—1864.

L'ANGE ET L'ENFANT.

Un ange au radieux visage,
 Penché sur le bord d'un berceau,
 Semblait contempler son image,
 Comme dans l'onde d'un ruisseau.



« Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh ! viens avec moi !
Viens ! nous serons heureux ensemble,
La terre est indigne de toi.

« Là, jamais entière allégresse :
L'âme y souffre de ses plaisirs ;
Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leurs soupirs.

« La crainte est de toutes les fêtes ;
Jamais un jour calme et serein
Du choc ténébreux des tempêtes
N'a garanti le lendemain.

« Eh quoi ! les chagrins, les alarmes
Viendraient troubler ce front si pur !
Et par l'amertume des larmes
Se terniraient ces yeux d'azur !

« Non, non, dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler :
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

« Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements ;
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments.

« Que les fronts y soient sans nuage,
Que rien n'y révèle un tombeau ;
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau ! »

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, prit son essor
Vers les demeures éternelles . . .
Pauvre mère ! . . . ton fils est mort !

M^{ME} AMABLE TASTU.

1798—

LES FEUILLES DE SAULE.

L'air était pur; un dernier jour d'automne
En nous quittant, arrachait la couronne
 Au front des bois;
Et je voyais d'une marche suivie
Fuir le soleil, la saison et ma vie,
 Tout à la fois.

Près d'un vieux tronc, appuyée en silence,
Je repoussais l'importune présence
 Des jours mauvais;
Sur l'onde froide où l'herbe encor fleurie,
Tombait sans bruit quelque feuille flétrie,
 Et je rêvais! . . .

Au saule antique incliné sur ma tête
Ma main enlève, indolente et distraite,
 Un vert rameau;
Puis j'effeuillai sa dépouille légère,
Suivant des yeux sa course passagère
 Sur le ruisseau.

De mes ennuis jeu bizarre et futile!
J'interrogeais chaque débris fragile
 Sur l'avenir:
Voyons, disais-je à la feuille entraînée,
Ce qu'à ton sort ma fortune enchaînée
 Va devenir?

Un seul instant je l'avais vue à peine,
Comme un esquif que la vague promène,
 Voguer en paix:
Soudain le flot la rejette au rivage;
Ce léger choc décida son naufrage . . .
 Je l'attendais! . . .

Je fie à l'onde une feuille nouvelle,
Cherchant le sort que pour mon luth fidèle
 J'osai prévoir;

Mais vainement j'espérais un miracle,
 Un vent rapide emporta mon oracle
 Et mon espoir.

Sur cette rive où ma fortune expire,
 Où mon talent sur l'aile du zéphire
 S'est envolé,
 Vais-je exposer sur l'élément perfide
 Un vœu plus cher ? . . . Non, non, ma main timide
 A reculé.

Mon faible cœur, en blâmant sa faiblesse,
 Ne put bannir une sombre tristesse,
 Un vague effroi :
 Un cœur malade est crédule aux présages ;
 Ils amassaient de menaçants nuages
 Autour de moi.

Le vert rameau de mes mains glisse à terre ;
 Je m'éloignai, pensive et solitaire,
 Non sans effort ;
 Et dans la nuit mes songes fantastiques
 Autour du saule aux feuilles prophétiques
 Erraient encor !

ÉMILE DESCHAMPS.

1791—1871.

MARINE.

Stances à M. de Lamartine.

Sombre Océan, du haut de tes falaises,
 Que j'aime à voir les barques du pêcheur !
 Ou de tes vents, sous l'ombre des mélèzes,
 A respirer la lointaine fraîcheur !
 Je veux ce soir, visitant tes rivages,
 Y promener mes rêves les plus chers ;
 J'aime de toi, jusques à tes ravages :
 Mon cœur souffrant s'apaise au bruit des mers,
 Sombre Océan, j'aime tes cris sauvages,
 Les jours sont doux près de tes flots amers !

Sombre Océan, j'épuiserais ma vie
A voir s'enfler tes vagues en fureur;
Mon corps frissonne et mon âme est ravie :
Tu sais donner un charme à la terreur.
Depuis le jour où cette mer profonde
M'apparut noire aux lueurs des éclairs,
Nos lacs si bleus, la langueur de leur onde,
N'inspirent plus mes amours ni mes vers.
Sombre Océan, vaste moitié du monde,
Les jours sont doux près de tes flots amers !

Sombre Océan, parfois ton front s'égaie,
Epanoui sous l'astre de Vénus;
Et mollement ta forte voix bégaie
Des mots sacrés à la terre inconnus.
Et puis, ton flux s'élance, roule et saute,
Comme un galop de coursiers aux crins verts,
Et se retire en déchirant la côte,
D'un bruit semblable au rire des enfers.
Sombre Océan, superbe et terrible hôte,
Les jours sont doux près de tes flots amers !

Sombre Océan, soit quand tes eaux bondissent,
Soit quand tu dors comme un champ moissonné,
De ta grandeur nos pensers s'agrandissent :
L'infini parle à notre esprit borné.
Qui, devant toi, quel athée en démence,
N'irait tout haut le Dieu de l'univers !
Oui, l'Éternel s'explique par l'immense ;
Dans ton miroir j'ai vu les cieux ouverts . . .
Sombre Océan, par qui ma foi commence,
Les jours sont doux près de tes flots amers !

ALFRED DE VIGNY.

1799—1863.

LE COR.

I.

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois ;
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,

Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois seul dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des paladins antiques.

O montagnes d'azur ! ô pays adoré !
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées ;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et les pieds de gazons !
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des Chevaliers, revenez-vous encor ?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor ?
Roncevaux ! Roncevaux ! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée !

II.

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui.
Il reste seul debout, Olivier près de lui ;
L'Afrique sur les monts l'entoure et tremble encore.
— « Roland, tu vas mourir, rends-toi ! » criait le More ;

« Tous tes Pairs sont couchés dans les eaux des torrents. » —
Il rugit comme un tigre, et dit : « Si je me rends,
« Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
« Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées. » —

— «Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà.» —
Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

— «Merci ! cria Roland ; tu m'as fait un chemin.» —
Et jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
Sur le roc affermi comme un géant s'élance,
Et prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

III.

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entr'eux.
A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées
De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour ;
Le vin français coulait dans la coupe étrangère,
Le soldat en riant parlait à la bergère.

Roland gardait les monts ; tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir palefroi,
Qui marchait revêtu de housses violettes,
Turpin disait, tenant les saintes amulettes :

«Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu ;
«Suspendez votre marche : il ne faut tenter Dieu.
«Par Monsieur Saint-Denis, certes ce sont des âmes
«Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

«Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor.» —
Ici l'on entendit le son lointain du cor.
L'empereur étonné, se jetant en arrière,
Suspend du destrier la marche aventurière.

— «Entendez-vous ?» dit-il. — «Oui, ce sont des pasteurs
«Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
«Du nain vert Obéron qui parle avec sa fée.» —

Et l'empereur poursuit ; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.

Il craint la trahison, et tandis qu'il y songe,
Le cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

— «Malheur! c'est mon neveu! malheur! car si Roland
«Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
«Arrière, chevaliers, repassons la montagne!
«Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne!»

IV.

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux;
L'écume les blanchit; sous leurs pieds, Roncevaux
Des feux mourants du jour à peine se colore;
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

— «Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent?»
— «J'y vois deux chevaliers: l'un mort, l'autre expirant.
«Tous deux sont écrasés sous une roche noire;
«Le plus fort dans sa main élève un cor d'ivoire,
«Son âme en s'exhalant nous appela deux fois.» —

Dieu! que le son du cor est triste aux fond des bois! —

FRÉDÉRIC BÉRAT.

1800—1855.

MA NORMANDIE.

Quand tout renaît à l'espérance
Et que l'hiver fuit loin de nous;
Sous le beau ciel de notre France
Quand le soleil revient plus doux;
Quand la nature est reverdie;
Quand l'hirondelle est de retour;
J'aime à revoir ma Normandie:
C'est le pays qui m'a donné le jour.

J'ai vu les champs de l'Helvétie
Et ses chalets et ses glaciers;
J'ai vu le ciel de l'Italie
Et Venise et ses gondoliers.
En saluant chaque patrie,
Je me disais: Aucun séjour

N'est plus beau que ma Normandie :
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Il est un âge dans la vie
Où chaque rêve doit finir,
Un âge où l'âme recueillie
A besoin de se souvenir.
Lorsque ma muse refroidie
Aura fini ses chants d'amour,
J'irai revoir ma Normandie :
C'est le pays qui m'a donné le jour.

VICTOR HUGO.

1802—

A une jeune fille. — Rêves. — La grand'mère. — Mazeppa. — Extase. — Lorsque l'enfant paraît. — Dans l'alcôve sombre. — Pour les pauvres. — Soleil couchant. — La prière pour tous. — La pauvre fleur disait. — Espoir en Dieu. — La tombe dit à la rose. — Nuits de Juin. — Quand nous habitons tous ensemble. — O Souvenirs ! — Elle était pâle. — Elle avait pris ce pli. — Le pont. — A l'Allemagne.

A UNE JEUNE FILLE.

Odes et ballades.

Vous qui ne savez pas combien l'enfance est belle,
Enfant ! n'enviez point notre âge de douleurs,
Où le cœur tour à tour est esclave et rebelle,
Où le rire est souvent plus triste que vos pleurs.

Votre âge insouciant est si doux, qu'on l'oublie !
Il passe, comme un souffle au vaste champ des airs,
Comme une voix joyeuse en fuyant affaiblie,
Comme un alcyon sur les mers.

Oh ! ne vous hâtez point de mûrir vos pensées !
Jouissez du matin, jouissez du printemps ;
Vos heures sont des fleurs l'une à l'autre enlacées,
Ne les effeuillez pas plus vite que le temps.

Laissez venir les ans ! le destin vous dévoue,
Comme nous aux regrets, à la fausse amitié,
A ces maux sans espoir que l'orgueil désavoue,
A ces plaisirs qui font pitié !

Riez pourtant ! du sort ignorez la puissance ;
Riez ! n'attristez pas votre front gracieux,
Votre œil d'azur, miroir de paix et d'innocence,
Qui révèle votre âme et réfléchit les cieux !

RÊVES.

Odes et ballades.

I.

Amis, loin de la ville,
Loin des palais de roi,
Loin de la cour servile,
Loin de la foule vile,
Trouvez-moi, trouvez-moi

Aux champs où l'âme oisive
Se recueille en rêvant,
Sur une obscure rive
Où du monde n'arrive
Ni le flot, ni le vent,

Quelque asile sauvage.
Quelque abri d'autrefois,
Un port sur le rivage,
Un nid sous le feuillage,
Un manoir dans les bois !

Trouvez-le moi — bien sombre,
Bien calme, bien dormant,
Couvert d'arbres sans nombre,
Dans le silence et l'ombre
Caché profondément !

II.

Qu'un songe au ciel m'enlève !
Que plein d'ombre et d'amour,
Jamais il ne s'achève,
Et que la nuit je rêve
A mon rêve du jour !

Aussi blanc que la voile
Qu'à l'horizon je voi,
Qu'il recèle une étoile

Et qu'il soit comme un voile
Entre la vie et moi !

Que la muse qui plonge
En ma nuit pour briller,
Le dore et le prolonge,
Et de l'éternel songe
Craigne de m'éveiller !

LA GRAND' MÈRE.

Odes et ballades.

- « Dors-tu ? . . . Réveille-toi, mère de notre mère !
« D'ordinaire, en dormant ta bouche remuait ;
« Car ton sommeil souvent ressemble à ta prière.
« Mais, ce soir, on dirait la madone de pierre ;
« Ta lèvre est immobile et ton souffle est muet.
- « Pourquoi courber ton front plus bas que de coutume ?
« Quel mal avons-nous fait pour ne plus nous chérir ?
« Vois, la lampe pâlit, l'âtre scintille et fume ;
« Si tu ne parles pas, le feu qui se consume,
« Et la lampe, et nous deux, nous allons tous mourir !
- « Tu nous trouveras morts près de la lampe éteinte ;
« Alors, que diras-tu quand tu t'éveilleras ?
« Tes enfants à leur tour seront sourds à ta plainte.
« Pour nous rendre la vie, en invoquant ta sainte,
« Il faudra bien longtemps nous serrer dans tes bras !
- « Donne-nous donc tes mains dans nos mains réchauffées.
« Chante-nous quelque chant de pauvre troubadour.
« Dis-nous ces chevaliers qui, servis par les fées,
« Pour bouquets à leur dame apportaient des trophées,
« Et dont le cri de guerre était un nom d'amour.
- « Dis-nous quel divin signe est funeste aux fantômes ;
« Quel ermite dans l'air vit Lucifer volant ;
« Quel rubis étincelle au front du roi des gnômes ;
« Et si le noir démon craint plus, dans ses royaumes,
« Les psaumes de Turpin que le fer de Roland.
- « Ou montre-nous ta Bible et les belles images,
« Le ciel d'or, les saints bleus, les saintes à genoux,
« L'Enfant Jésus, la crèche, et le bœuf, et les mages,

«Fais-nous lire du doigt, dans le milieu des pages,
«Un peu de ce latin qui parle à Dieu de nous.

«Mère! . . . Hélas! par degrés s'affaisse la lumière,
«L'ombre joyeuse danse autour du noir foyer,
«Les esprits vont peut-être entrer dans la chaumière . . .
«Oh! sors de ton sommeil, interromps ta prière;
«Toi qui nous rassurais, veux-tu nous effrayer?

«Dieu! que tes bras sont froids! rouvre les yeux . . . Naguère
«Tu nous parlais d'un monde où nous mènent nos pas,
«Et de ciel, et de tombe, et de vie éphémère;
«Tu parlais de la mort . . . Dis-nous, ô notre mère!
«Qu'est-ce donc que la mort? — Tu ne nous réponds pas!»

Leur gémissante voix longtemps se plaignit seule.
La jeune aube parut sans réveiller l'aïeule;
La cloche frappa l'air de ses funèbres coups.
Et le soir, un passant, par la porte entr'ouverte,
Vit, devant le saint livre et la couche déserte,
Les deux petits enfants qui priaient à genoux.

M A Z E P P A.

Les Orientales.

1 Ainsi, quand Mazeppa, qui rugit et qui pleure,
A vu ses bras, ses pieds, ses flancs qu'un sabre effleure,
Tous ses membres liés
Sur un fougueux cheval, nourri d'herbes marines,
Qui fume, et fait jaillir le feu de ses narines
Et le feu de ses pieds;

2 Quand il s'est dans ses nœuds roulé comme un reptile,
Qu'il a bien réjoui de sa rage inutile
Ses bourreaux tout joyeux,
Et qu'il retombe enfin sur la croupe farouche,
La sueur sur le front, l'écume dans la bouche,
Et du sang dans les yeux,

3 Un cri part, et soudain voilà que par la plaine
Et l'homme et le cheval, emportés, hors d'haleine,
Sur les sables mouvants,
Seuls, emplissant de bruit un tourbillon de poudre,

Pareil au noir nuage où serpente la foudre,
Volent avec les vents !

4 Ils vont. Dans les vallons comme un orage ils passent,
Comme ces ouragans qui dans les monts s'entassent,
Comme un globe de feu;
Puis déjà ne sont plus qu'un point noir dans la brume,
Puis s'effacent dans l'air comme un flocon d'écume
Au vaste océan bleu.

5 Ils vont. L'espace est grand. Dans le désert immense,
Dans l'horizon sans fin qui toujours recommence,
Ils se plongent tous deux.
Leur course comme un vol les emporte, et grands chênes,
Villes et tours, monts noirs liés en longues chaînes,
Tout chancelle autour d'eux.

6 Et, si l'infortuné, dont la tête se brise,
Se débat, le cheval, qui devance la brise,
D'un bord plus effrayé,
S'enfonce au désert vaste, aride, infranchissable,
Qui devant eux s'étend, avec ses plis de sable.
Comme un manteau rayé.

7 Le cheval qui ne sent ni le mors ni la selle,
Toujours fuit, et toujours son sang coule et ruisselle,
Sa chair tombe en lambeaux;
Hélas ! voici déjà qu'aux cavales ardentes
Qui le suivaient, dressant leurs crinières pendantes,
Succèdent les corbeaux !

8 Les corbeaux, le grand duc à l'œil rond qui s'effraie,
L'aigle effaré des champs de bataille, et l'orfraie,
Monstre au jour inconnu,
Les obliques hiboux, et le grand vautour fauve,
Qui fouille au flanc des morts, où son cou rouge et chauve
Plonge comme un bras nu !

9 Tous viennent élargir la funèbre volée ;
Tous quittent pour le suivre et l'yeuse isolée,
Et les nids du manoir.
Lui, sanglant, éperdu, sourd à leurs cris de joie,
Demande, en les voyant : Qui donc là-haut déploie
Ce grand éventail noir ?

10
La nuit descend lugubre, et sans robe étoilée.
L'essaim s'acharne et suit, tel qu'une meute ailée,
Le voyageur fumant.
Entre le ciel et lui, comme un tourbillon sombre,
Il les voit, puis les perd, et les entend dans l'ombre,
Voler confusément.

11
Enfin, après trois jours d'une course insensée,
Après avoir franchi fleuves à l'eau glacée,
Steppes, forêts, déserts,
Le cheval tombe aux cris des mille oiseaux de proie,
Et son ongle de fer sur la pierre qu'il broie
Éteint ses quatre éclairs.

12
Voilà l'infortuné, gisant, nu, misérable,
Tout tacheté de sang, plus rouge que l'érable
Dans la saison des fleurs.
Le nuage d'oiseaux sur lui tourne et s'arrête;
Maint bec ardent aspire à ronger dans sa tête
Ses yeux brûlés de pleurs.

13
Eh bien ! ce condamné qui hurle et qui se traîne,
Ce cadavre vivant, les tribus de l'Ukraine
Le feront prince un jour.
Un jour, semant les champs de morts sans sépultures,
Il dédommagera par de larges pâtures
L'orfraie et le vautour.

14
Sa sauvage grandeur naîtra de son supplice.
Un jour, des vieux hetmans il ceindra la pelisse,
Grand à l'œil ébloui;
Et, quand il passera, ces peuples de la tente,
Prosternés, enverront la fanfare éclatante
Bondir autour de lui !

EXTASE.

Les Orientales

J'étais seul près des flots par une nuit d'étoiles.
Pas un nuage au cieux, sur les mers pas de voiles.
Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel.
Et les bois, et les monts, et toute la nature

Semblaient interroger dans un confus murmure
Les flots des mers, les feux du ciel.
Et les étoiles d'or, légions infinies,
A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,
Disaient, en inclinant leurs couronnes de feu ;
Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête,
Disaient en recourbant l'écume de leur crête :
C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu !

LORSQUE L'ENFANT PARAÎT.

Les feuilles d'automne.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire,
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poètes, de l'âme
Qui s'élève en priant ;
L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie
Et les poètes saints ! la grave causerie
S'arrête en souriant.

La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,
L'onde entre les roseaux ;
Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux !

Enfant, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine
Quand vous la respirez ;

Mon âme est la forêt dont les sombres ramures
S'emplissent pour vous seuls de suaves murmures
Et de rayons dorés !

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encor ;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange ;
Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange
A l'auréole d'or !

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche.
Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche ;
Vos ailes sont d'azur.
Sans le comprendre encor, vous regardez le monde.
Double virginité ! corps où rien n'est immonde,
Âme où rien n'est impur !

Il est si beau, l'enfant avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers !

Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles
Le cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !

DANS L'ALCÔVE SOMBRE.

Les feuilles d'automne.

Dans l'alcôve sombre,
Près d'un humble autel,
L'enfant dort à l'ombre
Du lit maternel.
Tandis qu'il repose,
Sa paupière rose,
Pour la terre close,
S'ouvre pour le ciel.

Il fait bien des rêves.
 Il voit par moments
 Le sable des grèves
 Plein de diamants,
 Des soleils de flammes
 Et de belles dames
 Qui portent des âmes
 Dans leurs bras charmants.

Songe qui l'enchanter !
 Il voit des ruisseaux.
 Une voix qui chante
 Sort du fond des eaux.
 Ses sœurs sont plus belles,
 Son père est près d'elles,
 Sa mère a des ailes
 Comme les oiseaux.

Il voit mille choses
 Plus belles encor ;
 Des lis et des roses
 Plein le corridor ;
 Des lacs de délice
 Où le poisson glisse,
 Où l'onde se plisse
 A des roseaux d'or !

Enfant, rêve encore !
 Dors, ô mes amours !
 Ta jeune âme ignore
 Où s'en vont tes jours.
 Comme une algue morte,
 Tu vas, que t'importe !
 Le courant t'emporte,
 Mais tu dors toujours.

POUR LES PAUVRES.

Les feuilles d'automne.

Qui donne au pauvre prête à Dieu. V. H.

1 Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
 Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
 Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
 Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,

Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés ;

2 Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh ! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent, dans les carrefours sombres
S'arrête et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré ;

3 Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiège ?
Et qu'il se dit tout bas : « Pour un seul que de biens !
« A son large festin que d'amis se récrient !
« Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient !
« Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens ! »

4 Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés, et leur mère en lambeau ;
Et, sur un peu de paille, étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas ! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau !

5 Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines ;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns : « Jouissez ! » aux autres : « Enviez ! »

6 Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache ! —
Oh ! que ce soit la charité !

X 7 L'ardente charité, que le pauvre idolâtre !
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira : « Buvez ! mangez ! c'est ma chair et mon sang. »

Que ce soit elle, oh ! oui, riches, que ce soit elle
 Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,
 Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,
 Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,
 Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes
 Arrache tout à pleines mains !

Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la prière.
 Hélas ! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,
 Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
 Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
 Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
 La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez ! afin que Dieu, qui dote les familles,
 Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles ;
 Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit ;
 Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;
 Afin d'être meilleurs ; afin de voir les anges
 Passer dans vos rêves la nuit !

Donnez ! il vient un jour où la terre nous laisse.
 Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
 Donnez, afin qu'on dise : « Il a pitié de nous ! »
 Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
 Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
 Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
 Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
 Pour que votre foyer soit calme et fraternel ;
 Donnez ! afin qu'un jour à votre heure dernière,
 Contre tous vos péchés vous ayez la prière
 D'un mendiant puissant au ciel !

SOLEIL COUCHANT.

Les feuilles d'automne.

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées ;
 Demain viendra l'orage, et le soir, et la nuit ;
 Puis l'aube, et ses clartés de vapeurs obstruées ;
 Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s'enfuit !

Tous ces jours passeront; ils passeront en foule
 Sur la face des mers, sur la face des monts,
 Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule
 Comme un hymne confus des morts que nous aimons.

Et la face des eaux, et le front des montagnes,
 Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts
 S'iront rajeunissant; le fleuve des campagnes
 Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux mers.

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,
 Je passe, et, refroidi sous ce soleil joyeux,
 Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,
 Sans que rien manque au monde immense et radieux!

LA PRIÈRE POUR TOUS.

Les feuilles d'automne.

Comme une aumône, enfant, donne donc ta prière
 A ton père, à ta mère, aux pères de ton père;
 Donne au riche à qui Dieu refuse le bonheur,
 Donne au pauvre, à la veuve, au crime, au vice immonde.
 Fais en priant le tour des misères du monde;
 Donne à tous! donne aux morts! — Enfin donne au Seigneur!

«— Quoi! murmure ta voix qui veut parler et n'ose,
 «Au Seigneur, au Très-Haut, manque-t-il quelque chose?
 «Il est le saint des saints, il est le roi des rois!
 «Il se fait des soleils un cortège suprême!
 «Il fait baisser la voix à l'océan lui-même!
 «Il est seul! Il est tout! à jamais! à la fois!» —

Enfant, quand tout le jour vous avez en famille,
 Tes deux frères et toi, joué sous la charmille,
 Le soir vous êtes las, vos membres sont pliés;
 Il vous faut un lait pur et quelques noix frugales;
 Et, baisant tour à tour vos têtes inégales,
 Votre mère à genoux lave vos faibles pieds.

Eh bien! il est quelqu'un dans ce monde où nous sommes
 Qui tout le jour aussi marche parmi les hommes,
 Servant et consolant, à toute heure, en tout lieu!
 Un bon pasteur qui suit sa brebis égarée,
 Un pèlerin qui va de contrée en contrée;
 Ce passant, ce pasteur, ce pèlerin, c'est Dieu!

Le soir il est bien las ! il faut, pour qu'il sourie,
Une âme qui le serve, un enfant, qui le prie,
Un peu d'amour ! O toi qui ne sais pas tromper,
Porte-lui ton cœur plein d'innocence et d'extase,
Tremblante et l'œil baissé, comme un précieux vase
Dont on craint de laisser une goutte échapper !

Porte-lui ta prière ! et quand à quelque flamme
Qui d'une chaleur douce emplira ta jeune âme,
Tu verras qu'il est proche, alors, ô mon bonheur !
O mon enfant ! sans craindre affront ni raillerie,
Verse, comme autrefois Marthe, sœur de Marie,
Verse tout ton parfum sur les pieds du Seigneur !

LA PAUVRE FLEUR DISAIT.

Les chants du crépuscule.

La pauvre fleur disait au papillon céleste :

— Ne fuis pas !

Vois comme nos destins sont différents : je reste,

Tu t'en vas !

Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les hommes

Et loin d'eux,

Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes

Fleurs tous deux !

Mais, hélas ! l'air t'emporte et la terre m'enchaîne ;

Sort cruel !

Je voudrais embaumer ton vol de mon haleine

Dans le ciel !

Mais non, tu vas trop loin ! — Parmi des fleurs sans nombre

Vous fuyez,

Et moi je reste seule à voir tourner mon ombre

A mes pieds !

Tu fuis, puis tu reviens, puis tu t'en vas encore

Luire ailleurs.

Aussi me trouves-tu toujours à chaque aurore

Toute en pleurs !

Oh ! pour que notre amour coule des jours fidèles,

O mon roi,

Prends comme moi racine, ou donne-moi des ailes

Comme à toi !

ESPOIR EN DIEU.

Les chants du crépuscule.

Espère, enfant ! demain ! et puis demain encore !
Et puis toujours demain ! croyons dans l'avenir.
Espère ! et chaque fois que se lève l'aurore
Soyons là pour prier comme Dieu pour bénir !

Nos fautes, mon pauvre ange, ont causé nos souffrances.
Peut-être qu'en restant bien longtemps à genoux,
Quand il aura béni toutes les innocences,
Puis tous les repentirs, Dieu finira par nous !

LA TOMBE DIT A LA ROSE.

Les voix intérieures.

La tombe dit à la rose :
— Des pleurs dont l'aube t'arrose
Que fais-tu, fleur des amours ?
La rose dit à la tombe :
Que fais-tu de ce qui tombe
Dans ton gouffre ouvert toujours ?

La rose dit : — Tombeau sombre,
De ces pleurs je fais dans l'ombre
Un parfum d'ambre et de miel.
La tombe dit : — Fleur plaintive,
De chaque âme qui m'arrive
Je fais un ange du ciel.

NUITS DE JUIN.

Les rayons et les ombres.

L'été, lorsque le jour a fui, de fleurs couverte,
La plaine verse au loin un parfum enivrant ;
Les yeux fermés, l'oreille aux rumeurs entr'ouverte,
On ne dort qu'à demi d'un sommeil transparent.

Les astres sont plus purs, l'ombre paraît meilleure ;
Un vague demi-jour teint le dôme éternel ;
Et l'aube douce et pâle, en attendant son heure,
Semble toute la nuit errer au bas du ciel.

ADIEUX.

Contemplations.

Aime celui qui t'aime, et sois heureuse en lui.
— Adieu ! sois son trésor, ô toi qui fus le nôtre !
Va, mon enfant béni d'une famille à l'autre.
Emporte le bonheur, et laisse-nous l'ennui !

Ici l'on te retient ; là-bas on te désire.
Fille, épouse, ange, enfant, fais ton double devoir.
Donne-nous un regret, donne-leur un espoir.
Sors avec une larme ! entre avec un sourire !

QUAND NOUS HABITIONS TOUS ENSEMBLE.

Contemplations.

(Victor Hugo a consacré ces quatre poèmes suivants à la mémoire de sa fille Léopoldine, mariée avec Charles Vacquerie en 1843 ; ces deux époux se noyèrent le 4 septembre 1844, faisant une promenade en bateau sur la Seine.)

Quand nous habitions tous ensemble
Sur nos collines d'autrefois,
Où l'eau court, où le buisson tremble,
Dans la maison qui touche aux bois,

Elle avait dix ans, et moi trente ;
J'étais pour elle l'univers.
Oh ! comme l'herbe est odorante
Sous les arbres profonds et verts !

Elle faisait mon sort prospère,
Mon travail léger, mon ciel bleu.
Lorsqu'elle me disait : Mon père,
Tout mon cœur s'écriait : Mon Dieu !

A travers mes songes sans nombre,
J'écoutais son parler joyeux,
Et mon front s'éclairait dans l'ombre
A la lumière de ses yeux.

Elle avait l'air d'une princesse,
Quand je la tenais par la main ;
Elle cherchait des fleurs sans cesse
Et des pauvres dans le chemin.

Elle donnait comme on dérobe,
En se cachant aux yeux de tous.
Oh ! la belle petite robe
Qu'elle avait, vous rappelez-vous ?

Le soir, auprès de ma bougie,
Elle jasait à petit bruit,
Tandis qu'à la vitre rougie
Heurtaient les papillons de nuit.

Les anges se miraient en elle,
Que son bonjour était charmant !
Le ciel mettait dans sa prunelle
Ce regard qui jamais ne ment.

Oh ! je l'avais, si jeune encore,
Vue apparaître en mon destin !
C'était l'enfant de mon aurore,
Et mon étoile du matin !

Quand la lune claire et sereine
Brillait aux cieux, dans ces beaux mois,
Comme nous allions dans la plaine !
Comme nous courions dans les bois !

Puis, vers la lumière isolée
Étoilant le logis obscur,
Nous revenions par la vallée
En tournant le coin du vieux mur.

Nous revenions, cœurs pleins de flamme,
En parlant des splendeurs du ciel.
Je composais cette jeune âme
Comme l'abeille fait son miel.

Doux ange aux candides pensées,
Elle était gaie en arrivant . . . —
Toutes ces choses sont passées
Comme l'ombre et comme le vent !

O SOUVENIRS !

Contemplations.

O souvenirs ! printemps ! aurore !
Doux rayon triste et réchauffant !

— Lorsqu'elle était petite encore,
Que sa sœur était tout enfant . . . —

Connaissez-vous sur la colline
Qui joint Montlignon à Saint-Leu,
Une terrasse qui s'incline
Entre un bois sombre et le ciel bleu ?

C'est là que nous vivions. — Pénètre,
Mon cœur, dans ce passé charmant !
Je l'entendais sous ma fenêtre
Jouer le matin doucement.

Elle courait dans la rosée,
Sans bruit, de peur de m'éveiller ;
Moi, je n'ouvrais pas ma croisée,
De peur de la faire envoler.

Ses frères riaient . . . — Aube pure !
Tout chantait sous ces frais berceaux,
Ma famille avec la nature,
Mes enfants avec les oiseaux ! —

Je toussais, on devenait brave ;
Elle montait à petits pas,
Et me disait d'un air très grave :
« J'ai laissé les enfants en bas. »

Qu'elle fût bien ou mal coiffée,
Que mon cœur fût triste ou joyeux,
Je l'admirais. C'était ma fée,
Et le doux astre de mes yeux !

Nous jouions toute la journée.
O jeux charmants ! chers entretiens !
Le soir, comme elle était l'aînée,
Elle me disait : « Père, viens ! »

« Nous allons t'apporter ta chaise,
« Conte-nous une histoire, dis ! » —
Et je voyais rayonner d'aise
Tous ces regards du paradis.

Alors, prodiguant les cornages,
J'inventais un conte profond
Dont je trouvais les personnages
Parmi les ombres du plafond.

Toujours, ces quatre douces têtes
Riaient, comme à cet âge on rit,
De voir d'affreux géants très bêtes
Vaincus par des nains pleins d'esprit.

J'étais l'Arioste et l'Homère
D'un poème éclos d'un seul jet ;
Pendant que je parlais, leur mère
Les regardait rire, et songeait.

Leur aïeul, qui lisait dans l'ombre,
Sur eux parfois levait les yeux,
Et, moi, par la fenêtre sombre
J'entrevoyais un coin des cieux !

ELLE ÉTAIT PALE.

Contemplations.

Elle était pâle, et pourtant rose,
Petite avec de grands cheveux.
Elle disait souvent : Je n'ose,
Et ne disait jamais : Je veux.

Le soir, elle prenait ma Bible
Pour y faire épeler sa sœur,
Et, comme une lampe paisible,
Elle éclairait ce jeune cœur.

Sur le saint livre que j'admire,
Leurs yeux purs venaient se fixer ;
Livre où l'une apprenait à lire,
Où l'autre apprenait à penser !

Sur l'enfant, qui n'eût pas lu seule,
Elle penchait son front charmant,
Et l'on aurait dit une aïeule,
Tant elle parlait doucement !

Moi, j'écoutais . . . — O joie immense
De voir la sœur près de la sœur!
Mes yeux s'enivraient en silence
De cette ineffable douceur.

Et, dans la chambre humble et déserte
Où nous sentions, cachés tous trois,
Entrer par la fenêtre ouverte
Les souffles des nuits et des bois,

Tandis que, dans le texte auguste,
Leurs cœurs, lisant avec ferveur,
Puisaient le beau, le vrai, le juste,
Il me semblait, à moi, rêveur,

Entendre chanter des louanges
Autour de nous, comme au saint lieu,
Et voir sous les doigts de ces anges
Tressaillir le livre de Dieu!

ELLE AVAIT PRIS CE PLI.

Contemplations.

Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin
De venir dans ma chambre un peu chaque matin;
Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère;
Elle entra et disait: «Bonjour, mon petit père;»
Prenait ma plume, ouvrait mes livres, s'asseyait
Sur mon lit, dérangeait mes papiers, et riait,
Puis soudain s'en allait comme un oiseau qui passe.
Alors, je reprenais, la tête un peu moins lasse,
Mon œuvre interrompue, et, tout en écrivant,
Parmi les manuscrits je rencontrais souvent
Quelque arabesque folle et qu'elle avait tracée,
Et mainte page blanche entre ses mains froissée,
Où, je ne sais comment, venaient mes plus doux vers.
Elle aimait Dieu, les fleurs, les astres, les prés verts,
Et c'était un esprit avant d'être une femme.
Son regard reflétait la clarté de son âme;
Elle me consultait sur tout à tous moments,
Oh! que de soirs d'hiver radieux et charmants,
Passés à raisonner langue, histoire et grammaire,
Mes quatre enfants groupés sur mes genoux, leur mère

Tout près, quelques amis causant au coin du feu !
 J'appelais cette vie être content de peu !
 Et dire qu'elle est morte ! hélas ! que Dieu m'assiste !
 Je n'étais jamais gai quand je la sentais triste ;
 J'étais morne au milieu du bal le plus joyeux,
 Si j'avais, en partant, vu quelque ombre en ses yeux.

LE PONT.

J'avais devant les yeux les ténèbres. L'abîme
 Qui n'a pas de rivage et qui n'a pas de cime,
 Était là, morne, immense ; et rien n'y remuait.
 Je me sentais perdu dans l'infini muet.
 Au fond, à travers l'ombre, impénétrable voile,
 On apercevait Dieu comme une sombre étoile.
 Je m'écriai : « Mon âme, ô mon âme ! il faudrait,
 « Pour traverser ce gouffre où nul bord n'apparaît,
 « Et pour qu'en cette nuit jusqu'à ton Dieu tu marches,
 « Bâtir un pont géant sur des millions d'arches.
 « Qui le pourra jamais ? — Personne ! ô deuil ! effroi !
 « Pleure ! » — Un fantôme blanc se dressa devant moi
 Pendant que je jetais sur l'ombre un œil d'alarme,
 Et ce fantôme avait la forme d'une larme ;
 C'était un front de vierge avec des mains d'enfant ;
 Il ressemblait au lis que la blancheur défend ;
 Ses mains en se joignant faisaient de la lumière.
 Il me montra l'abîme où va toute poussière,
 Si profond, que jamais un écho n'y répond ;
 Et me dit : « Si tu veux, je bâtirai le pont. »
 Vers ce pâle inconnu je levai ma paupière.
 « Quel est ton nom ? » lui dis-je. Il me dit : « La prière. »

A L'ALLEMAGNE.

L'année terrible. (Choix entre les deux nations).

Aucune nation n'est plus grande que toi ;
 Jadis, toute la terre étant un lieu d'effroi,
 Parmi les peuples forts tu fus le peuple juste.
 Une tiare d'ombre est sur ton front auguste ;
 Et pourtant comme l'Inde, aux aspects fabuleux,
 Tu brilles ; ô pays des hommes aux yeux bleus,
 Clarté hautaine au fond ténébreux de l'Europe,
 Une gloire âpre, informe, immense, t'enveloppe ;

Ton phare est allumé sur le mont des géants ;
 Comme l'aigle de mer qui change d'océans,
 Tu passas tour à tour d'une grandeur à l'autre ;

 Longtemps, comme le chêne offrant ses bras au lierre,
 Du vieux droit des vaincus tu fus la chevalière ;
 Comme on mêle l'argent et le plomb dans l'airain,
 Tu sus fondre en un peuple unique et souverain
 Vingt peuplades : le Hun, le Dace, le Sicambre.
 Le Rhin te donne l'or et la Baltique l'ambre ;
 La musique est ton souffle, âme, harmonie, encens,
 Elle fait alterner dans tes hymnes puissants
 Le cri de l'aigle avec le chant de l'alouette ;
 On croit voir sur tes burgs croulants la silhouette
 De l'hydre et du guerrier vaguement aperçus
 Dans la montagne, avec le tonnerre au-dessus ;
 Rien n'est frais et charmant comme tes plaines vertes ;
 Les brèches de la brume aux rayons sont ouvertes,
 Le hameau dort, groupé sous l'aile du manoir,
 Et la vierge, accoudée aux citernes le soir,
 Blonde, a la ressemblance adorable des anges.

 O Teutons, vos tombeaux ont des airs de trophées ;
 Vos aïeux n'ont semé que de grands ossements ;
 Vos lauriers sont partout ; soyez fiers, Allemands !

LÉON HALÉVY.

1804—

La poésie. — Le songe du soldat.

LA POÉSIE.

Elle était jeune, elle était belle ;
 Son front, même au milieu des pleurs,
 Empreint d'une grâce éternelle,
 Brillait de lumière et de fleurs ;
 Sa voix faisait tomber les chaînes
 Qui pèsent sur les malheureux ;
 Elle endormait désirs et peines . . .
 Où donc es-tu, fille des cieux ?

Elle avait un chaste langage,
Un doux sourire, un accent pur,
Soit qu'elle chantât dans l'orage,
Ou pleurât sous un ciel d'azur :
Elle venait, douce hécatombe,
Parer nos travaux et nos jeux,
Fêter la vie, ou bien la tombe . . .
Où donc es-tu, fille des cieux ?

Elle était pleine de croyance,
Aussi les peuples la croyaient ;
Quand elle parlait d'espérance,
Tous les cœurs brisés espéraient :
Libre et fière de son empire,
Au pouvoir d'un maître orgueilleux
Elle ne vendait pas sa lyre . . .
Où donc es-tu, fille des cieux ?

LE SONGE DU SOLDAT.

Hier les feux du camp brillaient dans la nuit sombre ;
Sur l'herbe reposaient des milliers de soldats ;
Les blessés près de nous se lamentaient dans l'ombre,
Et plus d'un s'endormit qui ne s'éveilla pas.

Sur mon large manteau couché près de mes armes,
Sans blessure, au sommeil j'avais livré mes yeux ;
Je dormais, quand soudain un songe plein de charmes
M'offrit du lieu natal l'aspect délicieux.

Je rêvais qu'échappant aux horreurs de la guerre,
Franchissant à grands pas un pays dévasté,
J'avais vu tout à coup la maison de mon père
S'offrir à mes regards sous un soleil d'été.

Je reconnus, joyeux, la plaine accoutumée,
Le chien de mon troupeau, le cri du moissonneur,
La montagne, l'église et la blanche fumée
Qui montait lentement sur le toit du pasteur.

De mon retour alors on célébra la fête ;
Je jurai par le ciel et mes amis en pleurs
Que le casque jamais ne ceindrait plus ma tête ;
Et mes petits enfants la couronnaient de fleurs.

Soulevés dans mes bras, ils baisaient mon visage;
Ma femme, ivre de joie, embrassait mes genoux;
« Cher Tony, me disaient les plus vieux du village,
« Te voilà fatigué! reste, reste avec nous! »

Et j'oubliais les maux, les dangers de la guerre,
Quand les rayons du jour reparurent soudain — —
Bientôt du bronze en feu retentit le tonnerre;
Je courus au combat — et je mourrai demain!

ÉMILE SOUVESTRE.

1806—1854.

LE NID.

De ce buisson de fleurs approchons-nous ensemble.
Vois-tu ce nid posé sur la branche qui tremble?
Pour le couvrir vois-tu les rameaux se ployer?
Les petits sont cachés sous leur couche de mousse;
Ils sont tous endormis! . . . Oh! viens, ta voix est douce;
Ne crains pas de les effrayer.

De ses ailes encor la mère les recouvre;
Son œil appesanti se referme et s'entr'ouvre,
Et son amour souvent lutte avec le sommeil.
Elle s'endort enfin . . . Vois comme elle repose!
Elle n'a rien pourtant qu'un nid sous une rose,
Et sa part de notre soleil.

Vois, il n'est point de vide en son étroit asile;
A peine s'il contient sa famille tranquille;
Mais là le jour est pur, et le sommeil est doux:
C'est assez! . . . Elle n'est ici que passagère;
Chacun de ses petits peut réchauffer son frère,
Et son aile les couvre tous.

Et nous, pourtant, mortels, nous, passagers comme elle,
Nous fondons des palais quand la mort nous appelle;
Le présent est flétri par nos vœux d'avenir;
Nous demandons plus d'air, plus de jour, plus d'espace,
Des champs, un toit plus grand! . . . Ah! faut-il tant de place
Pour aimer un jour . . . et mourir?

AUGUSTE BARBIER.

1805—1882.

L'IDOLE.

I.

Allons, chauffeur, allons, du charbon, de la houille,
Du fer, du cuivre et de l'étain;
Allons, à large pelle, à grands bras plonge et fouille,
Nourris le brasier, vieux Vulcain:
Donne force pâture à l'avide fournaise;
Car, pour mettre ses dents en jeu,
Pour tordre et dévorer le métal qui lui pèse,
Il lui faut le palais en feu.
C'est bon, voici la flamme ardente, folle, immense,
Implacable et couleur de sang,
Qui tombe de la voûte, et l'assaut qui commence;
Chaque lingot se prend au flanc.
Ce ne sont que des bonds, que hurlements, délire,
Cuivre sur plomb et plomb sur fer;
Tout s'allonge, se tord, s'embrasse et se déchire
Comme trois damnés dans l'enfer.
Enfin l'œuvre est finie, enfin la flamme est morte,
La fournaise fume et s'éteint;
L'airain bouillonne à flots; chauffeur, ouvre la porte
Et laisse passer le hautain!
O fleuve impétueux, mugis et prends ta course,
Sors de ta loge, et d'un élan,
D'un seul bond lance-toi, comme un flot de la source,
Comme une flamme d'un volcan!
La terre ouvre son sein à tes vagues de lave;
Précipite en bloc ta fureur,
Dans le moule profond, bronze, descends esclave,
Tu vas remonter empereur.

II.

Encor Napoléon! encor sa grande image!
Ah! que ce rude et dur guerrier
Nous a coûté de sang et de pleurs et d'outrage
Pour quelques rameaux de laurier!
Ce fut un triste jour pour la France abattue,

Quand du haut de son piédestal,
 Comme un voleur honteux, son antique statue
 Pendit sous un chanvre brutal.
 Alors on vit au pied de la haute colonne,
 Courbé sur un câble grinçant,
 L'étranger, au long bruit d'un hurra monotone,
 Ébranler le bronze puissant;
 Et quand sous mille efforts, la tête la première,
 Le bloc superbe et souverain
 Précipita sa chute, et sur la froide pierre
 Roula son cadavre d'airain;
 Le Hun, le Hun stupide, à la peau sale et rance,
 L'œil plein d'une basse fureur,
 Au rebord des ruisseaux, devant toute la France,
 Traîna le front de l'empereur.
 Ah! pour celui qui porte un cœur sous la mamelle,
 Ce jour pèse comme un remords;
 Au front de tout Français, c'est la tache éternelle
 Qui ne s'en va qu'avec la mort.
 J'ai vu l'invasion, à l'ombre de nos marbres
 Entasser ses lourds chariots;
 Je l'ai vue arracher l'écorce de nos arbres,
 Pour la jeter à ses chevaux;
 J'ai vu l'homme du Nord, à la lèvre farouche,
 Jusqu'au sang nous meurtrir la chair,
 Nous manger notre pain, et jusque dans la bouche
 S'en venir respirer notre air;
 Eh bien! dans tous ces jours d'abaissement, de peine,
 Pour tous ces outrages sans nom,
 Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine . . .
 Sois maudit, ô Napoléon!

III,

O Corse à cheveux plats! que ta France était belle,
 Au grand soleil de messidor!
 C'était une cavale indomptable et rebelle,
 Sans frein d'acier ni rênes d'or;
 Une jument sauvage à la croupe rustique,
 Fumante encor du sang des rois;
 Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,
 Libre pour la première fois!
 Jamais aucune main n'avait passé sur elle

Pour la flétrir et l'outrager ;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger ;
Tout son poil reluisait, et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre, les tambours battants,
Pour champ de course, alors, tu lui donnas la terre,
Et des combats pour passe-temps :
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail ;
Quinze ans, son dur sabot dans sa course rapide
Broya des générations ;
Quinze ans, elle passa, fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations.
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et comme une poussière,
De soulever le genre humain,
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
Près de fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse ;
Mais, bourreau, tu n'écoutes pas !
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse ;
Pour étouffer ses cris ardents ;
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents ;
Elle se releva ; mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
Et du coup te cassa les reins.

AUGUSTE BRIZEUX.

1803—1858.

Le rêve. — Marie.

LE RÊVE.

Cette nuit je rêvais. Sous une forteresse
Mon corps était couché (le rêve sait pourquoi),
Et bombes et boulets lancés avec adresse,
Tombaient incessamment, tombaient autour de moi ;
Tant que je m'écriai : « Si le ciel ne m'assiste,
Mon heure va sonner ; à mon âge c'est triste ! »
Résigné, j'attendais un des terribles coups :
« Qu'il vienne enfin, qu'il vienne et creuse aussi ma tombe ! »
Mais rien ne m'atteignait, car ma mère, à genoux,
Écartait en priant le boulet et la bombe.

MARIE.

Un jour que nous étions assis au pont Kerlô,
Laissant pendre, en riant, nos pieds au fil de l'eau,
Joyeux de la troubler, ou bien, à son passage,
D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage,
Ou sous les saules verts d'effrayer le poisson
Qui venait au soleil dormir près du gazon ;
Seuls en ce lieu sauvage, et nul bruit, nulle haleine
N'éveillant la vallée immobile et sereine,
Hors nos ris enfantins, et l'écho de nos voix
Qui partait par volée et courait dans les bois,
Car entre deux forêts la rivière encaissée
Coulait jusqu'à la mer, lente, claire et glacée ;
Seuls, dis-je, en ce désert, et libres tout le jour,
Nous sentions en jouant nos cœurs remplis d'amour.
C'était plaisir de voir sous l'eau limpide et bleue
Mille petits poissons, faisant frémir leur queue,
Se mordre, se poursuivre, ou, par bandes nageant,
Ouvrir et refermer leurs nageoires d'argent ;
Puis les saumons bruyants, et, sous son lit de pierre,
L'anguille qui se cache au bord de la rivière ;
Des insectes sans nombre, ailés et transparents,
Occupés tout le jour à monter les courants,
Abeilles, moucheron, alertes demoiselles,

Se sauvant sous les juncs du bec des hirondelles. —
Sur la main de Marie une vint se poser,
Si bizarre d'aspect qu'afin de l'écraser
J'accourus; mais déjà ma jeune paysanne
Par l'aile avait saisi la mouche diaphane,
Et voyant la pauvrete en ses doigts remuer :
« Mon Dieu, comme elle tremble ! oh ! pourquoi la tuer ? »
Dit-elle. Et dans les airs sa bouche ronde et pure
Souffla légèrement la frêle créature,
Qui, déployant soudain ses deux ailes de feu,
Partit, et s'éleva joyeuse et louant Dieu.
Bien des jours ont passé depuis cette journée,
Hélas ! et bien des ans ! dans ma quinzième année,
Enfant, j'entrais alors ; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants ;
Et d'autres jours viendront et des amours nouvelles,
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de quinze ans refleuriront toujours.

ÉLISA MERCŒUR.

1809—1831.

LA FEUILLE FLÉTRIE.

Pourquoi tomber déjà, feuille jaune et flétrie ?
J'aimais ton doux aspect dans ce triste vallon.
Un printemps, un été, furent toute ta vie ;
Et tu vas sommeiller sur le pâle gazon.

Pauvre feuille ! il n'est plus, le temps où ta verdure
Ombrageait le rameau dépouillé maintenant.
Si fraîche au mois de mai ! faut-il que la froidure
Te laisse encore à peine un incertain moment !

L'hiver, saison des nuits, s'avance et décolore
Ce qui servait d'asile aux habitants des cieux ;
Tu meurs, un vent du soir vient t'embrasser encore ;
Mais ses baisers glacés pour toi sont des adieux.

ALFRED DE MUSSET.

1810—1857.

A mon ami Alfred T. — Epitaphe. — Créature d'un jour qui t'agites. — Quand j'ai traversé la vallée. — Si l'effort est trop grand. — Dès que l'homme lève la tête. — Impromptu. — Rappelle-toi. — Pâle étoile du soir. — Derniers vers d'Alfred de Musset.

A MON AMI ALFRED T.

Dans mes jours de malheur, Alfred, seul entre mille,
Tu m'es resté fidèle où tant d'autres m'ont fui.
Le bonheur m'a prêté plus d'un lien fragile;
Mais c'est l'adversité qui m'a fait un ami.

C'est ainsi que les fleurs sur les coteaux fertiles
Étalent au soleil leur vulgaire trésor;
Mais c'est au sein des nuits, sous des rochers stériles,
Que fouille le mineur qui cherche un rayon d'or.

C'est ainsi que les mers calmes et sans orages
Peuvent d'un flot d'azur bercer le voyageur;
Mais c'est le vent du nord, c'est le vent des naufrages
Qui jette sur la rive une perle au pêcheur.

Maintenant Dieu me garde! Où vais-je? Eh! que m'importe?
Quels que soient mes destins, je dis comme Byron:
«L'Océan peut gronder, il faudra qu'il me porte.»
Si mon coursier s'abat, j'y mettrai l'éperon.

Mais du moins j'aurais pu, frère, quoi qu'il m'arrive,
De mon cachet de deuil sceller notre amitié,
Et, que demain je meure ou que demain je vive,
Pendant que mon cœur bat, t'en donner la moitié.

ÉPITAPHE.

(Ces vers se trouvent à la tête d'une poésie intitulée «Lucie»; ils ont servi d'inscription sur le tombeau du poète au cimetière Père-La-Chaise.)

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré;
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

CRÉATURE D'UN JOUR QUI T'AGITES.

Lettre à Lamartine.

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir ?
Ton âme s'inquiète, et tu crois qu'elle pleure :
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore ;
Tu dis que le passé te voile l'avenir.
Ne te plains pas d'hier ; laisse venir l'aurore :
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de ta pensée ;
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir.
Tombe, agenouille-toi, créature insensée :
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

QUAND J'AI TRAVERSÉ LA VALLÉE.

La nuit d'Août.

Quand j'ai traversé la vallée,
Un oiseau chantait dans son nid.
Ses petits, sa chère couvée,
Venaient de mourir dans la nuit.
Cependant il chantait l'aurore ;
O ma muse ! ne pleure pas ;
A qui perd tout, Dieu reste encore,
Dieu là-haut, l'espoir ici-bas.

X SI L'EFFORT EST TROP GRAND.

Une nuit d'Octobre.

Si l'effort est trop grand pour la faiblesse humaine
De pardonner les maux qui nous viennent d'autrui,
Épargne-toi du moins le tourment de la haine ;
A défaut du pardon, laisse venir l'oubli.

Les morts dorment en paix dans le sein de la terre ;
Ainsi doivent dormir nos sentiments éteints.
Ces reliques du cœur ont aussi leur poussière ;
Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains.

DÈS QUE L'HOMME LÈVE LA TÊTE.

L'espoir en Dieu.

Dès que l'homme lève la tête,
Il croit t'entrevoir dans les cieux ;

La création, sa conquête,
N'est qu'un vaste temple à ses yeux.

Dès qu'il redescend en lui-même,
Il t'y trouve ; tu vis en lui.
S'il souffre, s'il pleure, s'il aime,
C'est son Dieu qui le veut ainsi.
De la plus noble intelligence
La plus sublime ambition
Est de prouver ton existence,
Et de faire épeler ton nom.

Le monde entier te glorifie ;
L'oiseau te chante sur son nid ;
Et pour une goutte de pluie
Des milliers d'êtres t'ont béni.

Tu n'as rien fait qu'on ne l'admire ;
Rien de toi n'est perdu pour nous ;
Tout prie, et tu ne peux sourire,
Que nous ne tombions à genoux.

IMPROMPTU

EN RÉPONSE A CETTE QUESTION : QU'EST-CE QUE LA POÉSIE ?

Chasser tout souvenir et fixer la pensée ;
Sur un bel axe d'or la tenir balancée,
Incertaine, inquiète, immobile pourtant ;
Éterniser peut-être un rêve d'un instant ;
Aimer le vrai, le beau, chercher leur harmonie ;
Écouter dans son cœur l'écho de son génie ;
Chanter, rire, pleurer, seul, sans but, au hasard ;
D'un sourire, d'un mot, d'un soupir, d'un regard
Faire un travail exquis, plein de crainte et de charme,
Faire une perle d'une larme ;
Du poète ici-bas voilà la passion,
Voilà son bien, sa vie et son ambition.

RAPPELLE-TOI.

Vergiss-mein-nicht.

Rappelle-toi, quand l'Aurore craintive
Ouvre au soleil son palais enchanté ;
Rappelle-toi, lorsque la nuit pensive

Passe en rêvant sous son voile argenté ;
 A l'appel du plaisir lorsque ton cœur palpite ;
 Aux doux songes du soir lorsque l'ombre t'invite,
 Écoute au fond des bois
 Murmurer une voix :
 Rappelle-toi !

Rappelle-toi, quand sous la froide terre
 Mon cœur brisé pour jamais dormira ;
 Rappelle-toi, quand la fleur solitaire
 Sur mon tombeau doucement s'ouvrira.
 Je ne te verrai plus ; mais mon âme immortelle
 Reviendra près de toi comme une sœur fidèle.
 Écoute, dans la nuit,
 Une voix qui gémit :
 Rappelle-toi !

PALE ÉTOILE DU SOIR.

Frédéric et Bernerette.

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
 Dont le front sort brillant des voiles du couchant,
 De ton palais d'azur, au sein du firmament,
 Que regardes-tu dans la plaine ?
 La tempête s'éloigne et les vents sont calmés.
 La forêt qui frémit pleure sur la bruyère.
 La phalène dorée, dans sa course légère,
 Traverse les prés embaumés.

Que cherches-tu sur la terre endormie ?
 Mais déjà sur les monts je te vois t'abaisser.
 Tu fuis en souriant, mélancolique amie,
 Et ton tremblant regard est près de s'effacer.
 Étoile qui descends sur la verte colline,
 Triste larme d'argent du manteau de la nuit,
 Toi que regarde au loin le pâtre qui chemine,
 Tandis que pas à pas son long troupeau le suit ; —
 Étoile, où t'en vas-tu dans cette nuit immense ?
 Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux ?
 Où t'en vas-tu si belle, à l'heure du silence,
 Tomber comme une perle au sein profond des eaux ?
 Ah ! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête

Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant arrête : —
Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux !

DERNIERS VERS D'ALFRED DE MUSSET.

Œuvres posthumes.

L'heure de la mort, depuis dix-huit mois,
De tous les côtés sonne à mes oreilles.
Depuis dix-huit mois d'ennuis et de veilles,
Partout je la sens, partout je la vois.
Plus je me débats contre ma misère,
Plus s'éveille en moi l'instinct du malheur ;
Et, dès que je veux faire un pas sur terre,
Je sens tout à coup s'arrêter mon cœur.
Ma force à lutter s'use et se prodigue.
Jusqu'à mon repos, tout est un combat ;
Et, comme un coursier brisé de fatigue,
Mon courage éteint chancelle et s'abat !

CHARLES DOVALLE.

1807—1829.

BERGERONNETTE.

Pauvre petit oiseau des champs,
Inconstante bergeronnette,
Qui voltiges, vive et coquette,
Et qui siffles tes jolis chants ;

Bergeronnette si gentille,
Qui tournes autour du troupeau,
Par les prés sautille, sautille,
Et mire-toi dans le ruisseau !

Va, dans tes gracieux caprices,
Béqueter la pointe des fleurs,
Ou poursuivre, aux pieds des génisses,
Les mouches aux vives couleurs.

Reprends tes jeux, bergeronnette,
Bergeronnette au vol léger ;
Nargue l'épervier qui te guette !
Je suis là pour te protéger.

Si haut qu'il soit, je puis l'abattre . . .
Petit oiseau, chante ! . . . et demain,
Quand je marcherai, viens t'ébattre
Près de moi, le long du chemin.

C'est ton doux chant qui me console :
Je n'ai point d'autre ami que toi.
Bergeronnette, vole, vole,
Bergeronnette, devant moi !

CONSTANT DUBOS.

1809—

LA VIOLETTE.

Aimable fille du printemps,
Timide amante des bocages,
Ton doux parfum flatte nos sens,
Et tu sembles fuir nos hommages.

Comme le bienfaiteur discret,
Dont la main secourt l'indigence,
Tu me présentes le bienfait,
Et tu crains la reconnaissance.

Viens prendre place en nos jardins ;
Quitte ce séjour solitaire ;
Je te promets tous les matins
Une eau limpide et salulaire.

Que dis-je ? Non ; dans ces bosquets,
Reste, ô violette chérie !
Heureux qui répand des bienfaits,
Et comme toi cache sa vie.

GUSTAVE LEMOINE.

1812—

LE SOLEIL DE MA BRETAGNE.

La mer m'attend ; je veux partir demain ;
Sœur, laisse-moi ! j'ai vingt ans, je suis homme,

Je suis Breton et je suis gentilhomme;
Sur l'océan je ferai mon chemin.

— Mais, si tu pars, mon frère,
Que ferai-je sur terre?
Toute ma vie à moi,
Tu sais bien que c'est toi.

Ah! ne va pas loin de notre berceau;
Reste avec moi, ta sœur et ta compagne;
Mon frère, on vit heureux dans la montagne;
Et puis de la Bretagne
Le soleil est si beau!

— Sur un vaisseau qui portera ton nom
Je reviendrai dans trois ans capitaine;
J'achèterai ce bois, ce beau domaine,
Et nous serons les seigneurs du canton.

— Mais n'as-tu pas, dit-elle,
Notre pauvre tourelle,
Pour trésor le bonheur,
Pour t'aimer tout mon cœur?

Ah! ne va pas loin de notre berceau,
Reste avec moi, ta sœur et ta compagne;
Mon frère, on vit heureux dans la montagne;
Et puis de la Bretagne
Le soleil est si beau!

Mais il partit quand la foudre grondait;
Dix ans passés . . . de lui pas de nouvelle!
Près du foyer sa compagne fidèle
Pleurait toujours et toujours attendait.

Un jour à la tourelle
Un naufragé l'appelle,
Lui demande un abri:

— C'est lui, mon Dieu, c'est lui!

— Oui, sœur, c'est moi! je reviens au berceau,
J'ai tant souffert, loin de toi, ma compagne;
Mais je l'oublie, en voyant ma montagne.
O ma chère Bretagne,
Que ton soleil est beau!

VICTOR DE LAPRADE.

1812—

LA CHANSON DE L'ALOUETTE.

Je suis, je suis le cri de joie
Qui sort des prés à leur réveil;
Et c'est moi que la terre envoie
Offrir le salut au soleil.

Je pars des chaumes blancs de brume,
A mes pieds flotte un fil d'argent;
La rosée emperle ma plume,
Et je la sème en voltigeant.

Je plane et chante la première
Dans l'azur frais où l'aube éclot;
Je me baigne dans la lumière,
Et vais me mirer dans un flot.

Ma voix est sans note plaintive;
Je ne dis rien au triste soir;
Je suis la chanson folle et vive
De la jeunesse et de l'espoir.

Je dis au malade qui veille:
«Bénis Dieu, la nuit va finir!»
Au laboureur que je réveille:
«Fais ton sillon pour l'avenir!»

PIERRE DUPONT.

1821—

MES BŒUFS.

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.
C'est par leur soin qu'on voit la plaine

Verte l'hiver, jaune l'été;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid.
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.

Ils sont forts commeun pressoir d'huile;
Ils sont plus doux que des moutons;
Tous les ans, on vient de la ville
Les marchander dans nos cantons,
Pour les mener aux Tuileries,
Au mardi-gras devant le roi,
Et puis les vendre aux boucheries; —
Je ne veux pas, ils sont à moi.

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre régent
En mariage la demande,
Je lui promets tout mon argent;
Mais si pour dot il veut qu'on donne
Les grands bœufs blancs marqués de roux;
Ma fille, laissons la couronne
Et ramenons les bœufs chez nous.

NICOLAS MARTIN.

1814—1877.

L'oiseau d'or. — A l'Allemagne.

L'OISEAU D'OR.

Un oiseau chantait sur la branche
Toute fleurie et toute blanche.

C'était un oiseau si vermeil
Qu'on l'eût dit venu du soleil.

Il chantait d'une voix si claire
Que l'âme en vibrait comme un verre.

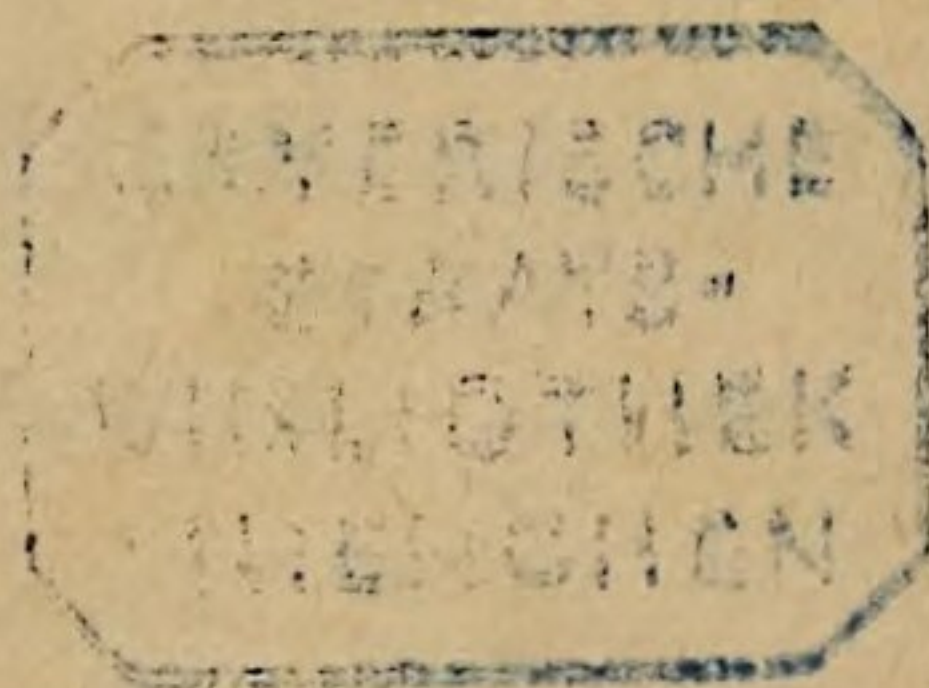
Il avait des airs si vainqueurs
Que l'espoir gonflait tous les cœurs.

Mais il n'est plus. — Ah ! qu'il renaisse,
Cet oiseau d'or de ma jeunesse !

A L'ALLEMAGNE.

Allemagne, Allemagne, oh ! mon cœur est à toi,
Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Terre des simples cœurs, ô naïve patrie
De la grave science et de la rêverie !
Terre de souvenir et de fidélité,
Abri toujours ouvert à l'hospitalité,
Vallon mystérieux où les fleurs et les femmes
Ont les plus doux parfums et les plus vierges âmes,
Où l'austère devoir jamais ne parle en vain,
Où l'art est encor roi, l'amour encor divin,
La musique encor sœur des harpes séraphiques,
Et tout beau front orné de ses grâces pudiques !

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh ! mon cœur est à toi.



Saure, Heinrich

Auswahl französischer Gedichte für Schule und Haus Zusammengestellt von
Heinrich Saure

Berlin 1885

L.lat.f. 259 fu

urn:nbn:de:bvb:12-bsb11645619-6